JAB 1000 Lausanne 9

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 20.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

41

23 avril 1994
paraît six fois par an
septième année

« Strč prst skrz krk ! »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Encore un événement dans la presse romande :

le 29 avril 1994, parution de

LA NOUVELLE DISTINCTION

REVUE EUROPÉENNE MAIS ROMANDE

Numéro hors série de «La Distinction», 20 pages, 4 francs, 2 couleurs, 1 seule idée
En vente dans tous les bons kiosques, en commande à l'Institut pour la Promotion de la Distinction, CCP 10–22094–5

TOUTES LES LIBERTÉS, CE N'EST JAMAIS TROP EXIGER

LA NOUVELLE DISTINCTION
REVUE EUROPÉENNE MAIS ROMANDE

Jacques Pilet décolle complètement

Dieu m'a parlé

L'OWGER, à nouveau

LAUSANNE: DES MUSIQUES RÉVOLUTIONNAIRES

Les Nouvelles Vérifications

LA DISTINCTION

Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction

case postale 204
1000 Lausanne 9

Abonnement :
Frs 20.–
au CCP
10–22094–5

Prix au numéro:
Europe : 1.95 ECU
Suisse : 3.65 francs
France : 14.60 francs
Belgique : 87 francs
Emirats : 8,99 dirhams
Espagne : 253 pesetas
Gambie : 22 dalasis
Ghana : 955 néo-cedis
Grèce : 465 drachmes

Collaborèrent à ce numéro:
Véronique Altamont
Marcel Appenzell
Jean-Frédéric Bonzon
Jean-Christophe Bourquin
Anne Bourquin Büchi
Véronique Hervy
Mad Mac
Christian Michel
Jules-Etienne Miéville
Elodie Nelson
André Normand
Schüp
Cédric Suillot
Jean-Pierre Tabin
Valérie Vittoz

Il est des nôtres

L'inoubliable Max

LES crétins intégraux ont ceci de commun avec les grands héros qu'ils dépassent l'entendement du commun des mortels et donc exercent une fascination impérissable. Tous ceux qui ont connu la télévision des années soixante se souviendront certainement de l'agent quatre-vingt-six, alias *Max la menace* (en américain Maxwell Smart), l'espion le plus bête du monde.

Un ouvrage exhaustif retrace enfin l'histoire de cette série télévisée (138 épisodes entre 1965 et 1969). On y retrouvera ses ahurissants gadgets comme la bulle de silence, le soulier-téléphone (le comédien Don Adams raconte qu'aujourd'hui encore, des gens se déchaussent et lui tendent leur godasse en disant : « C'est pour vous !») et ses personnages ineptes (Kaos, l'organisation du Mal qui veut dominer le Monde, l'agent qui se cache dans une boîte aux lettres).

Si les choses avaient normalement évolué depuis 1968, James Bond et toutes ses imitations auraient dû disparaître et seuls Max la Menace et l'inspecteur Clouseau (*La Panthère rose*) auraient survécu…

J.-F. B.

Joey Green
The Get Smart Handbook
Collier Books, 1993, 253 p., Frs 37.80

«Laissez-le finir, vous l'interromprez après.»

Jean-Marc Richard,
animateur de débats,
in *Journal de Genève*, 25 février 1994

«D'anciens terroristes comme Yasser Arafat ou Nelson Mandela collectionnent aujourd'hui les poignées de main en un Occident concupiscent.»

Jacques Mauler, éditorialiste
in *Nouvelle Revue Hebdo*, 4 mars 1994

«Quant au populiste Josef Zisyadis, déjà boudé par les socialistes, espérons qu'il sera rejeté dans les ténèbres extérieures de l'idéologie communiste dont il ne veut d'ailleurs sortir que pour mieux la diffuser.»

Martine Bailly,
en direct des ténèbres intérieures,
in *Nouvelle Revue Hebdo*, 11 mars 1994

«Les membres du nouveau gouvernement ne pourront pas avoir la même attitude avant les élections qu'après leur entrée en fonction.»

Pierre-François Veillon,
membre du nouveau gouvernement,
in *Journal de Lausanne et Gazette de Genève*, 21 mars 1994

«Je ne suis pas très chatouilleux. Je pense pouvoir me retenir. je n'ai pas d'endroits érogènes particulièrement sensibles !»

Félix Glutz, si,
in *Le Nouveau Quotidien*, 25 février 1994

Découvert par un ami des sports de glace :

«La patinoire est donc ouverte toute la journée, si les conditions le permettent, avec notamment l'éventualité d'une fermeture l'après-midi afin de favoriser un bon usage de la glace en soirée.»

Jean-Claude Piguet,
député et journaliste,
in *Journal de Sainte-Croix*, janvier 1994

Entendu par un défenseur des acquis sociaux :

«Et pour ce qui est de l'acquis social, il faut le rendre plus répondant aux besoins particuliers de ceux qui en ont vraiment besoin, et moins général, comme un parapluie qui arrose tout le monde.»

David de Pury,
coprésident d'Asea-Brown Boveri,
supra *RTSR 1 La Première*,
6 février 1994, vers 12 h 45

De nos agents dans les pouvoirs législatifs :

«Si Morges va mieux, le canton de Vaud ira mieux, la Suisse ira mieux, l'Europe ira mieux.»

Denis Barbey, président sortant
du Conseil communal,
28 janvier 1994, souper des commissions de la ville de Morges

«Depuis quatre ans on se demande ce qu'on va faire. Eh bien, faisons-le maintenant !»

Patrick de Preux, conseiller communal
libéral lausannois,
séance du 22 février 1994

Dénoncé par une admiratrice :

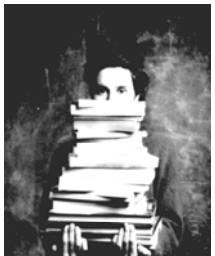
«Evidemment, il y a des ordres publics qui sont liberticides. C'est donc préférable, si je puis dire, qu'un libéral s'occupe de l'ordre, parce que ce sera un ordre dans lequel on respecte la liberté du citoyen. Je n'ai pas d'état d'âme à ce sujet.»

Claude Ruey, Conseiller d'Etat libéral,
in *Forum libéral*, janvier 1994

«Plus le démocratie est proche des citoyens, plus les gens peuvent s'identifier à une culture qui leur est proche.»

le même, au même endroit

(Publicité)



Basta ! est une coopérative autogérée, alternative,
Basta ! est une librairie indépendante,
Basta ! est spécialisée en sciences sociales,
Basta ! est ouverte sur d'autres domaines,
Basta ! offre un service efficace et rapide.

Basta ! offre un rabais de 10% aux étudiants, et de 5% à ses coopérateurs

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél. 625 52 34
Ouvertures : LU 13h30-18h30; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30; SA 10h00-17h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 9h00 à 17h00

Communiqué du Centre d'Etudes de la Pensée Politique du Président Philippe Pidoux

Malgré de nombreuses sollicitations des médias, le Centre d'Etudes de la Pensée Politique du Président Philippe Pidoux (CEPPPPP) s'est refusé à prendre position au sujet du résultat des récentes élections vaudoises. Néanmoins, il (le CEPPPPP) tient à rappeler que le Président Philippe Pidoux (le PPP) avait, à sa manière si billine, anticipé les mouvements de bascule de l'opinion vaudoise d'une phrase définitive :

«Et pourtant, le peuple n'est pas composé que d'imbéciles !»
(*24 heures*, 27 octobre 1992)

Que mille rayons de soleil éclairent la route pavée de pétales de roses du destin du PPP !

Rappelons que les *Pensées du Président Philippe Pidoux* sont toujours en vente dans les meilleures librairies au prix modique de Frs 5.–

Courrier des lecteurs

Un regard critique

Messieurs,
Vous qui vous autoproclamez «distingués» conformément au titre éponyme du journal qui vous sert de bannière, vous devriez vous sentir interpellés par la vive apostrophe que je vous adresse présentement.
Voilà plusieurs mois en effet qu'une question me démange : qu'attendez-vous donc du courrier de vos lecteurs ? Car enfin, si je compulse hardiment, disons, les cinq ou six derniers numéros de la *Distinction*, il appert qu'en moyenne une fois sur deux et demie vous prenez un malin plaisir, dans les réponses collectives de la Rédaction ou individuelles de tel ou tel de vos collaborateurs, à ridiculiser vos honorables correspondants. Est-ce vraiment très politique de votre part et n'y a-t-il pas là de quoi dissuader les volontés de s'exprimer les mieux trempées et les vocations épistolaires les plus invétérées ?
N'oubliez pas qu'à décourager ainsi le prurit plumitif spontané de votre lectorat, vous risquez de scier le rameau sur lequel cette rubrique est assise.
Finement pensé, non ?

Honoré Dépraz,
d'Ecublens

Nous confessons avec contrition céder quelquefois à cette tentation maligne –sans doute sommes-nous contaminés par les émissions «interactives» des chaînes télévisées où le dernier mot paraît être de tourner en bourrique les téléspectateurs invités — et vous promettons de veiller à nous réformer. Mais rechutes il y aura, c'est fatal. *[réd.]*

C'en est assez !

Chère *Distinction*,
La lecture de tes derniers titres de une est édifiante et je peux plus dissimuler une terrible déception. «Une affaire de sexe» [*LD* n° 30], «Eloge de la carte au vingt-cinq millième» [*LD* n° 32], «Bazoums, nibards et Cie» [*LD* n° 33], «Si Madonna m'était montrée» [*LD* n° 35], «L'être et la nana» [*LD* n°37], «Avec qui mon prochain couche-t-il ?» [*LD* n° 39], «Le philosophe, la dialectique et le porte-jarretelles» [*LD* n° 40]…
Tes caisses sont-elles si vides qu'il faille appâter le chaland par des titres accrocheurs et vulgaires ? Un *Matin* ne suffit-il pas ?
Pourquoi toi, ô *Distinction* ? Tout passe-t-il, tout se dégrade-t-il ? L'esprit a-t-il perdu la partie, l'âme s'est-elle envolée, ou dissoute ? Ne nous reste-t-il qu'à choisir entre *Blick* et Glutz, Glutz et *Blick* ? Mon désarroi est grand et j'ai hésité longtemps. Mais tes dernières livraisons m'ont décidé : je me réabonne à *Domaine Public* que j'avais, voilà bien des années, sacrifié pour te lire. C'est vrai qu'on y rigole peu, mais au moins, cette publication est propre.
Tu voudras donc bien, chère *Distinction*, prendre acte de ma décision et cesser de m'envoyer des rappels pour mon réabonnement. Avec mes salutations désabusées.

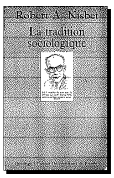
François-Alain Vaclin,
abonné de la première heure, de Chavannes

Correspondance

J'aime beaucoup ce que vous faites. A propos, votre collaborateur Jules-Etienne Miéville peut-il me rendre ma collection d'éditoriaux du journal *Construire*.?

Jérôme Gygax,
de Clarens

Un nouveau portable



Robert A. Nisbet
La tradition sociologique
PUF, 1984, 409 p., Frs 25.10

Un classique de la littérature sociologique, de celle qui aime par-dessus tout se regarder elle-même, raconter les «pionniers», faire son histoire. Les ouvrages de ce type sont foison depuis les *Etapes de la pensée sociologique* (1) de Raymond Aron.
Ce n'est pas inintéressant, loin de là, parce que Nisbet a une manière de replacer les systèmes de pensée dans leur contexte qui rend la chose amusante. Et on se surprend à crocher plus que prévu au livre.
Nisbet, après avoir resitué les premiers penseurs de la sociologie dans leur époque, reprend avec eux les idées qui caractérisent, à son avis, la sociologie: la *communauté* (morale avec Comte, comme méthodologie avec Durkheim, etc.), *l'autorité* (les racines du pouvoir avec Tocqueville, son utilisation avec Marx, etc.), le *statut* (les classes sociales avec Marx, les statuts sociaux avec Weber, etc.), le *sacré* (et la vocation avec Weber, la piété avec Simmel) et *l'aliénation* (et on reprend les mêmes: Tocqueville, Marx, Weber, Durkheim et Simmel…). Ce faisant, Nisbet tente de systématiser les positions de chacun pour mieux pouvoir les comparer
Ça se laisse lire. Bon, plus ou moins selon les chapitres. C'est assez éclairant parfois. Mais de là à dire que ce livre est vraiment utile à d'autres qu'à des personnes étudiant la sociologie… *(J.-P. T.)*

(1) Et non pas, comme certains le pensent, du Tour de France…

Les sports d'hiver sont dangereux

Debout les damnés de la terre

CE n'est que plus tard que j'ai compris que j'avais lu ce livre en guignant. Comme quand enfant, je voyais quelque chose que je n'aurais pas dû voir, qui me dérangeait profondément, me troublait, et que je voulais regarder quand même. Je l'ai lu très vite, englouti. Il est tombé quelque part en moi dans un puits noir dont j'avais oublié l'existence. Il y est tombé sans remous et sans bruit, c'est ce qui m'a tout d'abord surprise : «Tiens qu'est-ce qu'il se passe, je lis des choses horribles et je ne sens rien. Pas d'association d'idées, pas la moindre métaphore, rien.» Et puis le lendemain, à l'improviste c'était là, cela remontait à la surface chargé des miasmes de l'innommable comme dirait Lovecraft. J'en ai tellement été surprise que j'en suis tombée du téléski sur lequel je me trouvais...

Ce qui remonta ainsi, ce n'était pas des mots, plutôt des bribes d'autre chose, d'images, de souvenirs : Le cri d'Edward Munch, Potemkine d'Eisenstein, la fin d'un poème de Baudelaire (1) que ma mère m'avait appris,

«Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,
Il arrive souvent que sa voix affaiblie
Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts.»

Hélas, les mots qui auraient pu décrire sans gémissante mièvrerie l'angoisse suscitée par ces histoires de folie, de désespoir, de passion, de maladie, de mort, ont désormais perdu leurs forces. La décadence verbale dans laquelle est plongée notre fin de siècle a fait disparaître vieillards, fous, clochards ou putains, et «immonde» ne sert plus qu'à qualifier une fille timide et vaguement disgracieuse.

La Dissection, est le titre d'une nouvelle de Georg Heym, poète expressionniste allemand, mort noyé en 1912 à l'âge de 24 ans alors qu'il patinait sur la Havel avec un ami. C'est sous ce titre que sont publiés pour la première fois en français les sept récits qui constituent la totalité de son œuvre narrative. Ces histoires brèves sont imbibées par la misère et la détresse dans laquelle vivent les ouvriers au début du siècle, mais elles ne font pas appel à notre pitié. Il n'y a là aucune trace de pleurnicherie ou de misérabilisme, on y sent plutôt une sourde colère, une rage contenue qui s'exprimera, quelques années plus tard, dans l'explosion de violence de la première guerre mondiale puis de la révolution d'Octobre. La société industrielle y est représentée comme un dieu monstrueux, Léviathan qui prend, dévore, puis rejette ceux qui font sa prospérité, qui génère la souffrance, la folie avant de laisser mourir, sans plus de forme ni rituel, qui sur un bateau ivre, qui seul, pourri par la gangrène, dans une chambre d'hôpital. *«Et afin de se moquer de leur peine, afin de leur révéler éternellement leur impuissance, au pied de chaque lit était accroché le Christ mourant sur une grande croix blanche dans un ciel obscurci. Le pauvre Christ qui n'avait fait que hausser douloureusement les épaules lorsque les juifs lui demandaient ce miracle : si tu es le Christ alors, descend de la croix. Et de ses yeux rompus qui avaient déjà contemplé d'innombrables malades sur leur couche, de sa bouche tordue de douleur qui avait déjà respiré le parfum d'un nombre infini de plaies atroces, de ce larron sur la croix, émanait une terrible impuissance qui assombrissait l'âme des malades et étouffait tout ce qui n'était pas encore mort et désespoir.»*

Le recueil est suivi d'une postface érudite et intéressante qui donne au lecteur un peu de distance face à ces textes, lui permet d'atterrir et de se remettre de ses émotions, et surtout l'aide à mieux apprécier l'importance de Georg Heym pour la poésie allemande au début de ce siècle. Pour suivre plus loin cet auteur, on peut lire en français un cycle de poèmes publié sous le titre de *La Ville de souffrance* (Arfuyen, 1987) ou se plonger dans l'*Anthologie bilingue de la poésie allemande* parue dans la collection de la Pléiade, on l'y retrouve en fort bonne compagnie, à quelques pages de Else Lasker-Schüler ou de Georg Trakl.

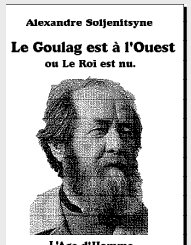
A. B. B.

Georg Heym
La Dissection
et autres nouvelles
Traduit de l'allemand
par Marie-Hélène Clément et Silke Hass
Fourbois, juin 1993, 184 p., Frs 29.00

(1) La cloche fêlée, *Les Fleurs du mal*, Spleen et Idéal.

Notre feuilleton :

Les apocryphes



Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Notre dernière édition s'en prenait à ce pauvre Alexandre Soljenitsyne, qui n'a jamais écrit *Le Goulag est à l'Ouest (ou le Roi est nu)*, malgré la grande crédibilité du compte-rendu et le réalisme saisissant de cette fausse couverture.

LES ÉLUS LUS (XV)

Coup de tête III : l'humour

Dans mes deux dernières chroniques(1), j'ai cherché à comprendre comment un syndic vaudois honorablement connu et normalement radical avait pu se laisser aller à prendre nettement position. Je proposais deux raisons à cet égarement passager: l'éloignement (dans une bourgade de la France profonde) et l'ébriété (lors de l'inauguration d'une mairie). Puis j'ai étudié ses attaques, à la veille des élections communales, contre les journalistes mal intentionnés qui avaient trop fidèlement rapporté ses propos.

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

Je pensais qu'une fois réélu, il s'efforcerait de faire oublier ce tragique épisode de sa carrière politique. J'avais tort: il tenta une nouvelle fois de se justifier dans son «billet du syndic» post-électoral (2). *«Je ne saurais passer sous silence ma contre-performance à l'élection de la Municipalité* (3), *résultat d'une campagne de dénigrement orchestrée par une certaine presse à sensation qui n'en demandait pas tant.»* Le message est clair, même si sa fin ne l'est guère : on a pris mes paroles au sérieux pour me nuire. La preuve: *«Signe d'objectivité, de sensibilité différente et peut-être de maturité, la presse d'outre-Jura ne s'y est pas laissée* (4) *prendre. Elle a compris le sens que j'ai voulu donner à mon message du 11 septembre dernier à La Pacaudière, et l'a rapporté de la façon suivante: "Félicitations également de M. Martin, Syndic de Froideville. Celui-ci nous fit connaître quelques minutes de cet humour propre à nos amis suisses, ce qui lui valut de nombreux applaudissements"* (5), *"Lui succédant, le Syndic de Froideville sut dans un propos plein d'humour rendre son pays et sa ville sympathiques aux yeux des Pacaudois"* (6).*»*

On aurait tort de ne voir dans le recours à ces deux articles de complaisance qu'un ultime sursaut d'orgueil. Au contraire, ces témoignages sont d'un intérêt capital et révèlent effectivement une dimension du discours de M. Martin qui avait échappé jusque-là à tout le monde: l'humour. Tout s'explique enfin: *«… je vous le promets, ce n'est pas nous, c'est la faute aux Suisses allemands butés, bornés qui ont peur de s'émanciper trop vite et de devenir tout d'un coup intelligents !»*, c'était pour rire.

Ainsi loin de contredire, comme je l'ai cru un peu trop rapidement, le sacro-saint principe qui veut que «PLUS LE RADICAL NUANCE SON PROPOS, PLUS IL S'APPROCHE DE L'ABSOLU, DANS SON DOMAINE», M. Martin en illustre un corollaire: «PLUS LE RADICAL S'EXPRIME DE FAÇON TRANCHÉE, PLUS IL PLAISANTE».

Une grande leçon pour tout le pays et une bonne leçon pour une certaine presse ! On voit déjà tout le bénéfice que retirera le discours radical de l'expérience éprouvante qu'a vécue M. Martin. Non seulement le radical ne risquera plus sa crédibilité en exprimant par inadvertance une opinion sans nuance, mais il y gagnera en humour.

On pourrait même rêver que dans quelques générations le radical fasse exprès d'exprimer des opinions pour être drôle.

M. R.-G.

1) « Coup de tête », « Coup de tête II : le retour », *La Distinction* n° 38 et n° 39
2) *Froideville-Info*, n° 291, décembre 93
3) Mal élu comme municipal, il fut tout de même réélu syndic.
4) M. Martin prouve incidemment qu'il n'a pas peur des désaccords.
5) *La Quinaude – Canard des Monts de la Madeleine*
6) *Le Pays Roannais*

Mode d'emploi

99 choses qu'on peut faire tout de suite, chez soi

1) Ficeler les vieux journaux.
2) Ranger le tiroir à chaussettes.
3) Compter combien il y a de pièces de 5, de 10, de 20 et de 50 centimes dans la maison.
4) Ranger différemment les bibelots du salon et de la chambre à coucher.
5) Classer les bandes dessinées par ordre alphabétique des titres.
7) Jeter les fleurs mortes des bouquets anciens.
8) Prévoir un itinéraire pour les vacances d'été.
9) Transvaser les restes de produits cosmétiques dans des flacons plus petits.
10) Effacer du disque dur de l'ordinateur les programmes de jeu qu'on n'utilise pas.
11) Vérifier combien on a de riz en réserve.
12) Ecrire à son frère (à sa sœur).
13) Essayer toutes les clés que l'on possède, pour savoir si elles ouvrent bien chacune une porte et jeter les clés inutiles.
14) Trier les boutons de la travailleuse : par couleur, par matière (nacre, plastique, corne…) et par nombre de trous.
15) Compter combien de personnes passent sous les fenêtres en cinq minutes.
16) Nettoyer le clavier et la souris de l'ordinateur.
17) Se raser, si on ne l'a pas fait le matin.
18) Nettoyer les chaussures avec de la térébenthine, les graisser, les cirer et les faire briller avec un chiffon de cachemire.
19) Compter combien de pages compte le livre le plus épais de la maison (dictionnaires exclus).
20) Arroser les plantes.
21) Mettre de côté les disques qu'on n'écoute jamais.
22) Donner un coup d'éponge à la baignoire.
23) Sortir les pulls de laine de l'armoire et les ranger à nouveau, en fonction de leurs couleurs.
24) Nettoyer ses lunettes avec de l'eau tiède et du savon.
25) Faire le plein des salières et des poivriers.
26) Descendre à la cave et ranger les bouteilles par ordre d'ancienneté (sans les secouer).
27) Passer la poussière sur le dessus des meubles élevés.
28) Faire les vitres des fenêtres donnant sur la rue.
29) Raccommoder les chaussettes bleues trouées.
30) Remettre des agrafes dans l'agrafeuse.
31) Se presser les points noirs du nez et arrêter lorsqu'on pleure vraiment.
32) Allumer une bougie en pensant qu'on est à Saint-Pierre de Rome.
33) Relire les lettres qu'on a gardées.
34) Trier ses souvenirs d'enfance, rubans, billes, cahiers, et jeter ceux qui ne disent plus rien.
35) Ranger les affiches qui ne sont pas au mur dans un tube en carton assez grand.
36) Descendre la poubelle.
37) Sortir et faire le tour du pâté de maisons, dans le sens contraire des aiguilles de la montre, en se disant qu'on est un coureur de 400 mètres haies (par beau temps).
38) Penser à quatre avatars dans lesquels on aimerait se réincarner (comme «les collants de Raquel Welsh»).
39) Peigner les franges des tapis.
40) Se faire la raie au milieu, ou à droite.
41) Rempoter les plantes vertes qui en ont besoin.
42) Mettre un disque des Beatles et essayer de noter les paroles.
43) Porter les vêtements d'hiver (ou d'été) au pressing.
44) Classer les cravates par motifs (paisley, pois, etc.).
45) Compter combien de livres on a empruntés.
46) Faire le menu du vendredi soir suivant.
47) Compter combien d'églises romanes on a visitées en Bourgogne.
48) Trier la cave à liqueurs et jeter celles qu'on n'aime pas.
49) Nettoyer les carafes avec du vinaigre de ménage et du sel.
50) Commencer son arbre généalogique.
51) Nettoyer les bagues et colliers avec une brosse à dents et du dentifrice.
52) Classer les photos de vacances.
53) Remettre du déodorant.
54) Faire la liste des défauts de son meilleur ami.
55) Faire la liste des qualités de sa meilleure amie.
56) Compter combien les meubles de la maison ont de pieds.
57) Refaire mentalement un trajet de bus, du départ au terminus.
58) Noter sur un calendrier perpétuel (genre Calendrier Vaudois), les dates des anniversaires de ses parents (frères, sœurs, etc.).
59) S'épiler les poils du nez.
60) Compter combien on a de clés à son trousseau.
61) Jeter les stylos qui n'écrivent plus et les crayons sans mine.
62) Passer les tapis au vinaigre de ménage pour raviver leurs couleurs (et leur odeur?).
63) Mettre quelques grains de riz dans les salières.
64) Aller emprunter du sel à sa voisine (à son voisin).
65) Faire la liste des endroits où on est allé en vacances, entre 8 et 17 ans.
66) Trier les pièces de monnaie étrangère que l'on a conservées, en fonction de leur valeur nominale.
67) Se souvenir du jour où on est entré à l'école.
68) Compter les fenêtres des maisons voisines qui ont des rideaux.
69) Faire la liste de ses ami(e)s moustachu(e)s.
70) Passer l'aspirateur.
71) Ecrire une lettre pornographique en découpant des mots et des lettres dans des journaux.
72) Se remémorer le film le plus effrayant qu'on ait vu.
73) Se rappeler le nom et le prénom de la première personne dont on a été amoureux.
74) Dire un «Notre Père».
75) Décider qui est la personne au monde qu'on déteste le plus.
76) Retrouver son premier souvenir d'enfance.
77) Vider le poivrier et compter combien de grains de poivre il contient.
78) Faire le compte du nombre de logements qu'on a occupés pendant sa vie.
79) Trier les épices et les provisions, pour éliminer les vers à farine.
80) Boire un verre de lait, légèrement sucré.
81) Se souvenir de la couleur et de la marque des voitures que l'on a conduites.
82 Faire revenir le visage de ses institutrices.
83) Penser avec qui on voudrait se retrouver après une guerre nucléaire.
84) Compter combien on connaît de gens qui portent des lunettes.
85) Se souvenir de la fin de *20000 lieues sous les mers*.
86) Mesurer son tour de cuisse, de biceps, de poitrine, de poignet….
87) Essayer de se mettre dans la position «du lotus».
88) Trouver des surnoms pour ses amis.
89) Faire la liste des choses qu'on veut faire au moins une fois dans sa vie.
90) Apprendre un poème par cœur.
91) Jeter les revues qui traînent aux toilettes.
92) Faire le compte des points Silva et Mondo, pour savoir si on pourra enfin s'acheter un livre illustré.
93) Vérifier qu'on est bien dans l'annuaire téléphonique.
94) Donner un coup de cire aux meubles de bois.
95) Jeter les échantillons de parfum éventés.
96) Relire *On a marché sur la Lune*.
97) Faire l'inventaire du vide-poche qui se trouve à côté du téléphone.
98) Secouer les tapis par la fenêtre.
99) Faire une liste de 99 choses qu'on peut faire tout de suite.

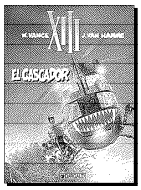
V. A.,
avec l'aide de V. H.

Bandes dessinées

Cosey
Zélie Nord-Sud
Le Lombard, février 1994, 46 p., Frs 22.00

D'un récit dessiné par Cosey, se dégage toujours une certaine lenteur, une certaine paix. Cosey au Burkina, c'est en plus une sensation de chaleur. Baignée par une lumière dorée, chaque image est un tableau, raconte des bribes de vie qui s'ajoutent au récit principal et lui donnent une dimension supplémentaire. Pour dire cela plus simplement, on a l'impression qu'il ne se passe pas grand-chose et qu'il se passe beaucoup de choses en même temps.
Zélie, orpheline Lobi, adoptée avec ses deux frères par des Suisses, est revenue dans son pays pour y rechercher son amie peuhl, Aminata. Son retour aux sources ou plutôt au désert et son manque de sources permet d'évoquer la coopération suisse au Burkina Faso, d'évoquer *«ces actions destinées à soutenir les efforts des gens du pays pour leur propre développement», « à aider cette population bien motivée»* comme chante Ali Farka Touré (1). Et c'est vrai que c'est bien, c'est vrai que c'est certainement un modèle d'aide au développement plus respectueux des êtres et des lieux, que les vieux projets des années soixante, style barrage d'Assouan. Cette BD a été *«réalisée à l'initiative de la coopération suisse au développement»* qui fournit aussi, à la demande, un poster pédagogique pour les enseignants qui voudraient parler de l'aide au développement en classe. C'est un livre beau et bon, mais toute cette harmonie, ne fait-elle pas sauter à pieds joints par-dessus les problèmes réels posés encore et toujours par l'action d'aider ? Par le style de relation que cela impose, paternalisme bienveillant en tête (2) ? Et encore, pourquoi toutes les associations d'aide au développement, la médiatique épopée de Sahel-Noël en tête, se précipitent-t-elles au Burkina Faso ? N'est-ce pas parce que les Burkinabés sont le prototype du peuple que l'on peut aider avec succès, ou plutôt, parce qu'ils ont compris quel type d'aide nous avions envie de leur donner pour nous sentir bien, et que c'est eux qui se sont adaptés à nous ? *(A. B. B.)*

(1) Dofana, *in the source*,WCD030
(2) *Zélie* p. 35 : *«Et tes programmes ? Ooh tout va bien : deux cent bidons d'huile disparus à Kaya !! Volatilisés ! La routine...»*



William Vance & J. Van Hamme
XIII-El Cascador
Dargaud, mars 1994, 48 p., Frs 17.00

XIII, c'est un mélange de Bob Morane et de Michel Vaillant. Avant-plans fouillés sur fond uni ou flou, personnages dessinés au trait, fins. Yeux de biches pour toutes les filles (ça, on le trouve aussi chez Walt Disney) qui sont belles et intrépides, ont le sein pigeonnant sans avoir recours au *wonder-bra* et sont bien coiffées en toutes circonstances, merci Elnett. Biscotos, pectoraux, mâchoire saillante et taille au-dessus de la moyenne (1.90 m à vue de nez) pour les mecs, enfin pour les gentils; les méchants, eux, sont plus petits, et ont souvent les traits fuyants, ce qui facilite leur identification par ceux qui ne comprennent pas bien l'histoire.
On en est au dixième épisode des aventures d'un costaud amnésique nommé Jason Fly ou Jason Mc Laine. Il a un mystérieux chiffre XIII tatoué sur la clavicule gauche et il est, comme il se doit, à la recherche de son passé. Le récit de *El Cascador* nous mène en Amérique latine. Jason y aide de gentils révolutionnaires à abattre un méchant gouvernement. Un guérillero félon a pactisé avec une multinationale américaine afin d'obtenir des sous qui sont comme de bien entendu le nerf de la guerre(illa). Jason qui a tout compris est mis en prison. A son procès, coup de théâtre : le traître est démasqué par le faux avocat qui défend notre héros et qui n'est autre que son, son...
Eh bien, vous aurez peut-être de la peine à me croire mais en fait, malgré tous ses côtés caricaturaux, c'est une assez bonne BD. Sans ouvrir le chemin des hauteurs éthérées, elle procure une demi-heure de bonne et vaguement malsaine distraction. Oui, c'est plus cher qu'une séance de cinéma mais ça peut servir plusieurs fois. *(A. B. B.)*

Italiques

Pier Vittorio Tondelli
Altri libertini
Feltrinelli, 1992, 195 p., LIT 12'000

Un livre qui fit scandale à sa sortie, en 1980… Un livre d'ambiances troubles, de bars à homosexuels, de prostituées, de drogues… Un livre sur la vie, sur l'amour, sur la difficulté d'être. Six épisodes, six vies en groupes, à Bologne, à Bruxelles, en voyage, ailleurs. Des histoires de frôlements, de séparation, de passion, de douleur, écrites dans un style alerte, agressif et magnifique. On se quitte parce qu'on s'aime, on s'aime parce que rien n'est possible, on rit, on boit, on se perd peu à peu: on devient ce qu'on a rêvé et plus rien n'a de sens… *«Sento come mi fosse improvvisamente cresciuto dentro un vuoto enorme.»* (Comme si un vide énorme m'avait soudain pénétré…)
A lire de préférence tard, attablé dans un bar enfumé… Salute ! *(J.-P. T.)*

(Publicité)

Parmi nos publications encore disponibles

Actes du Premier Symposium international abrégé de Chessexologie
1988, 80 p., Frs 10.–

Pas terrible, terrible, feuilleton littéraire
1990, 50 p., Frs 7.–

Distinction Publique,
Bimensuel romand
1992, 8 p., Frs 3.65

A commander au CCP 10–22094–5

On s'ennuie le dimanche?
Jamais plus, grâce à La Nouvelle Distinction!

Souvent les dimanches romands sont enquiquinants, et le reste de la semaine aussi d'ailleurs. Heureusement, la nouvelle formule haute de gamme de «La Distinction» vient à votre secours. Désormais, avec «La Nouvelle Distinction», vous savez tout sur les expositions et les pharmacies de garde en Europe, vous êtes au courant de la vie trépidante des intrépides horlogers de l'arc jurassien, vous n'ignorez plus rien des faits et gestes des vedettes de l'actualité lausannoise et parfois genevoise. Soyez branché,soyez in, soyez fun, soyez urf, soyez hip-hop, soyez bip, soyez sugarfree !

LA NOUVELLE DISTINCTION
L'esprit d'imposture

Révolution et spéculation

«*SUSAN, mon épouse, organisa au pied levé un dîner de cent cinquante couverts.*» Il est comme ça, George Soros : un milliardaire tout simple, qui nous livre le «*début d'une théorie cohérente de l'histoire*» pour quarante balles. Un des hommes les plus riches de la planète –le *NQ*, toujours cupide, calculait récemment qu'il gagne 170 000 dollars à l'heure– s'adresse à nous pour nous donner de bons conseils. Chic.

Sa trajectoire est édifiante : juif hongrois né en 1930 à Budapest, pourchassé pendant la guerre, exilé à dix-sept ans en Angleterre où il pratique les paris et étudie la philosophie, Soros a fait fortune aux USA. Son instrument, le «Quantum fund» (Curaçao, Antilles), lui assure ainsi qu'à ses investisseurs des rendements à tomber par terre. Le puissant spéculateur est aussi philanthrope de grosse dimension. Pour 1992, il avouait les dons suivants : 50 millions de dollars aux victimes civiles bosniaques, 25 millions aux gouvernement macédonien pour son pétrole, 100 millions à la recherche scientifique russe, en plus des traditionnels 50 millions de ses fondations en Europe de l'Est.

N'en jetez plus, direz-vous, on a compris : le vil capitaliste s'achète une bonne conscience et une fois de plus, *La Distinction* succombe à la propagande de l'économie de marché. En fait, c'est un peu plus compliqué, et c'est bien entendu ce qui fait l'intérêt du personnage. Les destinataires de ses cadeaux sont en effet très soigneusement sélectionnés. Par exemple, en voyage en Israël, Soros s'est récemment vu proposer le rachat de la compagnie El Al, qu'il a refusé, mais il offert aux Palestiniens un studio de télévision.

Vers 1979, il a commencé par distribuer des bourses aux étudiants noirs de l'Université du Cap. Puis, par l'intermédiaire d'une fondation, il a soutenu dans son pays natal diverses activités (théâtre amateur, restaurations historiques, thérapies, recherches sociologiques, programmes écologiques), à condition qu'elles soient indépendantes de l'Etat. En réalité, mais il en parle beaucoup moins, il a, à travers les activités citées, entretenu une partie des intellectuels dissidents hongrois. Des fondations similaires apparaîtront en Pologne et en Chine, avant que Soros se lance dans la «grande politique» en URSS, avec rencontres au sommet et tout le tralala.

Quiconque a vu l'intense activité plus ou moins souterraine qui se développait en Europe centrale au milieu des années 80 a sans doute côtoyé les dons du milliardaire. En tant qu'investissement, le rendement de ses fondations est aussi remarquable que celui de ses placements financiers, puisque pas mal d'actuels dirigeants sont redevables de quelque chose à Soros.

Bon, il a investi au moment dans la matière grise de l'ex-Comecon, et aujourd'hui il peut en retirer les bénéfices, me direz-vous, car vous êtes toujours sagace à dévoiler le complot. L'auteur en donne une explication différente : «*Le succès de ma fondation offre un contraste saisissant avec mes échecs personnels répétés lorsque j'ai voulu influencer les politiques, tout en démontrant que le cours des événements est modelé par les initiatives de ceux qui y participent. Avec mes fondations, j'ai donné l'initiative à des gens qui étaient plus que désireux d'agir, alors qu'avec mes interventions politiques j'ai essayé d'influencer des gouvernements qui, eux, ne l'étaient nullement.*» Il explique tout aussi raisonnablement son échec chez Teng Hsiao-Ping : «*A posteriori, il m'apparaît évident que ce fut une erreur de créer une fondation en Chine. Ce pays n'était pas prêt, parce qu'il n'y avait pas d'intelligentsia dissidente ou indépendante. Les gens sur qui je m'étais appuyé étaient membre d'une tendance du parti.*»

La deuxième partie du livre se veut un «cadre théorique», où le financier expose ses principes philosophiques, mélange un peu abscons de Popper, de théorie du chaos, de logique floue. Il prétend appliquer le même schéma d'analyse aux marchés financiers et à l'histoire contemporaine. Malheureusement pour les boursicoteurs amateurs, nombreux à nous lire, ce cher George reste très vague quant applications concrètes et donne peu de conseils.

Son idée essentielle est de distinguer sociétés fermées (traditionnelles ou dictatoriales) et sociétés ouvertes : «*La société ouverte est une forme supérieure d'organisation qui exige un plus haut niveau d'éducation, des sauvegardes juridiques et institutionnelles, ainsi qu'une tradition de tolérance. C'est plus qu'une simple démocratie, au sens courant du terme. La signification que revêt la notion de démocratie peut aisément être mal interprétée. Entendue comme un simple pouvoir de la majorité, elle peut déboucher sur l'intimidation, voire sur la purification ethnique. La protection des minorités, la liberté d'expression et d'opinion, l'existence d'une société civile émancipée de l'Etat sont des ingrédients vitaux de la société ouverte.*» Il essaie ensuite d'analyser les modalités du passage de celle-là à celle-ci. Selon lui, l'explosion du communisme, système fermé à prétention universelle, laisse la place à deux réactions : le choix d'une société ouverte ou celui d'un système fermé à vocation nationale (exemples nombreux dans tous les quotidiens). Pour éviter une évolution négative de ce type en ex-URSS, Soros a fait diverses propositions, dont la plus marquante consistait à faire financer la sécurité sociale russe par les Occidentaux : dix milliards de dollars distribués par an à cent millions de personnes, et en devises !

La principale curiosité de ce livre est bien là : un requin de Wall Street qui prône à longueur de page un libéralisme sagement tempéré : «*La vie civilisée a besoin à la fois de concurrence et de contrôle. L'ex-Union soviétique vient de découvrir que le contrôle sans compétition ne fonctionnait pas; il nous faut reconnaître que l'inverse n'est pas plus satisfaisant.*» Pour le reste, la construction du livre donne le tournis, les divers articles qui le composent sont mal reliés, les répétitions sont assommantes. Soit George Soros ne fait pas réécrire ses livres par des professionnels, soit il s'est fait arnaquer. On peut se réjouir dans les deux cas.

C. S.

L'aube de notre patrie (1946-1948), par Fiodor Chourpine

George Soros
Sauver la démocratie à l'Est
Albin Michel, avril 1993, 314 p., env. Frs 42.–

Ouvrages lamentables et éditeurs étranges

DE Russie et du Kazakhstan, voici traduits en français deux navets mêlant souvenirs et idées politiques. Que nous apprennent ces opuscules destinés à promouvoir deux dignitaires, l'un déchu et l'autre en place, des (encore)républiques (ex)-soviétiques ?

Rouslan Imranovitch Khasboulatov, à l'époque vice-président du Soviet suprême de la Fédération de Russie, nous narre le premier siège du Parlement de Russie, lors de la tentative de putsch contre Gorbatchev (août 1991). Comme tout mémorialiste, il raconte combien il fut courageux et travailleur dans ces moments de grande tension. Le seul intérêt du livre réside dans les nombreux documents qui le remplissent. La succession des «oukases» d'Eltsine est à elle seule un bon résumé de l'événement : 9h00 appel à la grève générale; 14h00 mise sur pied d'un gouvernement en exil; 22h00 destitution des rebelles du GKTchP («Comité d'Etat pour l'état d'urgence», la nullité lexicale des conjurés suggérait déjà leur échec); le lendemain «russification» de l'armée et des propriétés soviétiques sur le territoire de la Fédération (cette sorte de re-nationalisation apparaît comme la véritable révolution dans le putsch). On pourra savourer aussi un long extrait du procès-verbal de la rencontre entre Eltsine et Gorbatchev devant le Parlement de Russie (Eltsine : «*Camarades, un moment de détente, permettez-moi de signer un oukase sur la suspension des activités du Parti communiste de Russie (des hourras et des applaudissements retentissent.*»).

Pour le reste, *Ombres au-dessus de la Maison blanche* est plutôt barbant. Evidemment l'ombre du deuxième siège du Parlement (octobre 1993), qui s'est beaucoup plus mal terminé et a mené –brièvement– Rouslan Imranovitch en prison, plane sur ce livre et en trouble largement la lecture.

Noursoultan Abichevitch Nazarbaev nous raconte lui aussi sa vie palpitante : le fils de berger nomade devenu en juin 1989 premier secrétaire du CC du PC du Kazakhstan (et qui l'est resté depuis, malgré les travestissements). Plein d'indulgence pour ses prédécesseurs, à l'exception de Brejnev, Nazarbaev veut cependant moderniser son pays,riche en matières premières. Ses deux modèles sont la Corée (du Sud, mais si) et la Turquie. Il est sans aucun doute sur la bonne voie : aux dernières élections, il a royalement concédé 25 sièges sur 177 à l'opposition.

Tissu inepte de discours et d'interviews du Vénéré, le livre inflige au lecteur occidental des monstruosités comme «*Le respect de son histoire, si amère soit-elle, est à mon avis propre à toute société civilisée moderne. Je doute qu'on trouve beaucoup de gens en Italie qui éprouvent de la sympathie pour le tristement célèbre dictateur fasciste. Et pourtant on y voit encore aujourd'hui des statues de Mussolini et tout le monde trouve cela tout à fait naturel*». Ce jus de chaussettes sales déguisé en bouquin est manifestement antérieur à la dislocation de l'URSS, puisque Nazarbaev y profère encore : «*Nous ne nous lassons pas de confirmer aujourd'hui notre position, partagée par tous les communistes du Kazakhstan : la ferme Union des Républiques Socialistes Soviétiques, un parti communiste unique.*» Qu'un éditeur ose publier fin 1993 cette prose grotesque est une insulte à l'histoire récente !

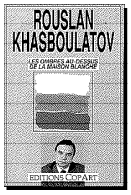
Les deux ouvrages, entièrement rédigés en galimatias, démontrent de manière pratique que la langue de bois n'est pas nécessairement liée à l'idéologie communiste, puisqu'elle peut poursuivre ses ravages bien après la disparition cette dernière. Pourquoi alors s'intéresser à ces livres s'ils sont si lamentables ? se demandera, inquiet, le lecteur. C'est que, vois-tu mon bon, ils ont tous deux été édités en Suisse, répondra le critique. Non ! s'exclamera, stupéfait, le lecteur. Si fait, mon bon, tranchera le critique.

Khasboulatov, comme d'autres dirigeants réformateurs (Popov, Sobtchak, Loujkov), a été publié en français par Copart éditions, Rigistrasse 10, Zoug. Lorsqu'on écrit à cette adresse, la réponse vient de Paris (avec deux adresses différentes), ce qui fait penser à une simple boite postale zougoise, et le lecteur, grand amateur de romans d'espionnage, déduira sans doute que même les «nouveaux» services de propagande russes ont compris les avantages des paradis fiscaux helvétiques.

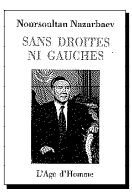
Plus pittoresque encore, l'ouvrage de la Lumière des Kazakhs est édité sous l'enseigne de l'Age d'Homme, Lausanne, avec une couverture en couleurs directement inspirée des plus beaux chefs-d'œuvre de l'art kim-il-sung(u)ien. L'éditeur Dimitrijevic aura passé de la dénonciation illuminée du totalitarisme soviétique à la propagande servile du despotisme asiatique. De Zinoviev à Nazarbaev, la boucle est bouclée, encore bravo !

Comme les capitaux douteux, voici les ouvrages suspects : la Suisse une fois plus sert manifestement à blanchir du linge sale, ce qui est conforme à sa vocation hygiéniste.

C. S.



Rouslan Khasboulatov
Les ombres au-dessus de la Maison blanche
Copart, mars 1993, 207 p., env. Frs 33.–



Noursoultan Nazarbaev
Sans droites ni gauches
L'Age d'Homme, décembre 1993, 225 p., Frs 27.–

Avec le soutien financier du Département des affaires culturelles du canton de Fribourg

Putonce crasse de mes branques !

DANS cette littérature romande tenue et retenue par des profs de français qui prolongent éperdument le XIXe siècle du même métal, la parution d'un roman de Denis Guelpa, par ailleurs sculpteur de pierre, et non de matière grise, fait toujours une tache bienvenue. Dans son «cinquième roman» (*La Liberté*) ou son «quatrième récit» (*Le NéoQ*), il abuse une fois de plus de sa liberté d'expressions.

Ainsi se fait-il un malin plaisir

• de toucher à la sainte orthographe: *«malautru», «yogourth» , «débaras - ser», «résonnance»*;

• de balancer des mots impurs: *«leurs petits économies schlinguent», «voilà qu'il glaviotte», «pas même un chiottoir»*;

• de modifier la construction des verbes: *«J'horripile ces armoires blan - ches», «ça te dysfonctionne»*

• ou d'en générer de nouveaux: *«qui n'émergeait des douves que pour me mandaler», «j'vais te rognurer le portrait», «tu buvardes tout mon bé - niol», «tu vas tout de même pas nous faire guaner là-dedans», «tu vas dé - rubanner»* (sortir de la route);

• de croiser les mots: *«Ce n'est plus le moment de tergiglander»* (tergiverser/glander), *«nous sommes perdus dans ce vaste grabatoir»* (grabataire/abattoir), *«une apparition inattendue dans ce troquinte»* (troquet/pinte)

• et de récupérer les romandismes que pourchassent ses confrères avec l'énergie de provinciaux honteux: *«les soutasses», «la statue déguillée»*.

Mais c'est dans le noble exercice de l'injure et du juron qu'il excelle comme le montrent les exemples ci-dessous. Le premier encadré établit la liste des jurons du roman qui me paraissent originaux (mais peut-être y a-t-il parmi eux d'honnêtes archaïsmes?). Le deuxième regroupe les injures que Dionysos, le narrateur, adresse in petto ou directement à Justin, *«surprenant zigote, mi-fantassin uranien, mi-mohican éplumé»*, le fils de la dame après laquelle il soupire. Le troisième, ceux que Justin adresse directement à Dionysos. On retiendra également ce morceau de bravoure: *«Tu te la couds, tronche d'enfarœ, ou je te groince les embouts! Renfiole ou je t'enlarde!»*

On notera pour finir un beau zeugme, *«Mon père se piquait le tube et de mythologie grecque»*, qui explique le choix de Dionysos comme prénom…

Ah, oui, j'oubliais: l'histoire n'est pas mal non plus. «Une dégringolade suavement vulgaire et rocambolesque», sous-titre *Le NéoQ*. C'est dire!

Sch.

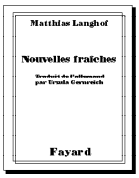
Foultre!
Dieusse!
Cré d'anse!
De palsiplombe!
Vidionce!
Moult figes!
Bite d'emperle!
Sac d'aqueuse!
Phal en cramouille!
Vil de brequin!
Cré Dieu de nonce!
Foutre en madone!
Foultre gland!
Saque d'encouilles!
Funeste d'encre!
Fionce grole!
Fuilte claouis!
Puldance!
Mal en fouille!
Sacre d'ousse de nœud!
Didion!
D'engleu!
Fute niasse!
Farcidieu!
Scrogneul!
Crèvenieul!
Foudre, grêle et sauterelles!
Trombegland!
Putarce d'ocre!
Chie d'endieu!
Pudanque!
Franquenouille!
Putonce crasse de mes branques!
Farce d'envulve!
Trappe à coince!
Foi d'empeste!
Crédule!
Châne de pute honnie!
Mais trangle nase!
Strange prépul!
Par Fatmouille et Moharbite!
Pelenclaste!
Foultremble!

Dionysos traite Justin de
fieffé malautru
saligoindre
morpidé
enfoutriquet
grand pinglet
morvard
échallopode mal ajusté
immense écharné
freluquet
tête de linotte
creveux
frappadingue
immense flegmon
lardon auréolé
saliponte
bredin
grand fredule
immense gicloïde
gredin
gaulaffre
coliondre

Justin traite Dionysos de
vieux branque radin
nabot déjanté
ras touffeux
éthyliste rubicond
tronche cabossée
vaste crétin
sculpteur de mes gourmes
vile lope permutante
dégonflard
cracheur d'encre
sinueux tout blême
tourbe de lombric
connardissime connard
foutre gigan
tronche blues
flanque de bléchard mâtiné d'orvet

Denis Guelpa
L'âne de Malte
L'Age d'Homme, octobre 93, Frs 27.-

Loin de Vidy



Matthias Langhoff
Nouvelles fraîches
Traduit de l'allemand par Ursula Gernreich
Fayard, 1993, 264 p., Frs 28.80

La mise en scène est l'art de l'éphémère. Est-ce pour s'assurer sa part d'éternité que l'enfant terrible du théâtre s'est mis à l'écriture ? Est-ce pour enfin s'émanciper des auteurs que, toujours, il doit servir –même quand ce service-là n'est pas compris ?

Quoi qu'il en soit, en ouvrant le recueil signé Langhoff, on s'attend à trouver sa dose d'expressionnisme, ses coups de gueule et son pesant d'hémoglobine. Pas du tout : les *Nouvelles fraî - ches* de l'ex-démon de Vidy sont d'une pudeur –j'allais dire d'une fraîcheur– qui frise l'angélisme. Dans «Gerda», une fillette aux yeux bleus casse par mégarde le vase aux tulipes. Elle s'attend, bien sûr, à se faire gronder par sa mère, mais un geste la sauve: elle pense d'abord aux pauvres fleurs et va les déposer dans le lavabo qu'elle remplit d'eau. Maman pardonnera. Langhoff sait briser les clichés, l'émotion surgit là où on ne l'attendait pas, ce nouveau registre sonne vrai.

Dans la même veine, une histoire de chevrier –mais oui ! On pense à Heidi, l'air est pur, le ciel est clair, l'alpe scintille. Pour ménager le suspense, on ne déflorera pas la suite. Qu'on sache simplement que l'histoire finit bien –mais, patte du maître oblige, sur un coup de théâtre.

Surprenant Langhoff ! A force de mettre en scène des cauchemars et d'accumuler les cadavres, a-t-il voulu se donner une récréation ? En tout cas, on marche à fond, l'ensemble est fort plaisant. L'emblématique frigo qui, au théâtre, contenait des poulets égorgés et des quartiers de bœuf bien saignants, ne renferme plus que coulis de framboise ou éclairs au chocolat. Quant à l'amour, on le rencontre partout –non cet amour-passion destructeur qui conduit à la tragédie : «Sigmund et Dorothée» s'aiment en pantoufles devant la télé, ils ont soixante-dix ans, le chat ronronne sur le canapé. Qu'on ne s'y trompe pas: contrairement aux apparences, nulle guimauve ici. Comme la plupart des grands provocateurs, Langhoff cache un cœur tendre. Sa sincérité éclate à chaque page; mais, garde-fou de la mièvrerie, le style est net, sans fioritures. Souvent on se prend à rêver, ces bluettes sont un retour au vrai romantisme, celui qui, somme toute, n'était que quête du bonheur. *(A. N.)*

En Helvétiade

Le pouvoir suisse, romans

IL arrive parfois que la littérature romande parle d'autre chose que de vaches et de suicidaires. Quelques ouvrages récents abordent même le plus insondable des mystères qu'offre l'incarnation de l'être entre le Jet d'eau et les Chutes du Rhin : l'inexpliquable gouvernement des Suisses. Il ne faudrait pourtant pas moins qu'un Balzac ou un Zola pour épuiser ce grand sujet romanesque qu'est le maintien au pouvoir sans discontinuer depuis plus d'un siècle –cas unique en Europe– de la même amicale radicalo-libérale.

Annexionisme compensatoire

«Une solution (…) *me paraît être celle de cantons, de for - mats à peu près égaux, s'an - nexant successivement aux 22 primitifs helvètes, et ceci d'une façon spirale. Ainsi, en la pre - mière année, se réuniraient à la Confédération helvétique les départements du Jura et du Doubs, le territoire de Bel - fort, l'arrondissement de Mul - house, les parties méridiona - les du pays de Bade et du Wurtemberg, le Liechtenstein, le Vorarlberg, le Trentin, les Lacs italiens, le nord du Pié - mont et le canton d'Evian-les-Bains.* (…) *Quarante ou cin - quante ans plus tard, la Confédération helvétique re - connaîtrait le catalan, le bre - ton, l'anglais et le flamand comme langues officielles»*, sur cette idée de Raymond Queneau (*Dossiers acénonètes du Collège de 'Pataphysique*, 22 phalle 88, vulg. 1er septembre 1961), Joëlle Kunz publie un petit *divertimento*. Son héros, un bureaucrate un peu rêveur, se prend d'instaurer pour un jour le *jus solis* au pays du *jus sanguinis*: Le 1er août, tous les étrangers séjournant en Suisse recevront le passeport à croix blanche. Le gadget publicitaire devient déplacement de populations, puisque des régions entières réclament l'adhésion au paradis suisse, la Valteline, le Vorarlberg et même l'Uruguay. Jolie utopie.

Le lecteur n'est pourtant pas soulevé d'enthousiasme iconoclaste par cette proposition qui devient sous la plume de la rédactrice en cheftaine adjointe du *Nouveau Quoti - dien* une ode unanimiste. Tous braves gens mis à part quelques indécrottables arriérés mentaux brutaux et bornés (comme cette avocate à la voix aigre), Conseil fédéral, parlementaires et autres décideurs s'élancent vers le progrès. Consensus béat, réduisant les oppositions à des résidus anachroniques des époques passées. Rappelons que c'est avec une telle vision du monde que les partisans de l'EEE ont mordu la poussière. Certes, ici l'utopie a manifestement une fonction compensatrice, mais la dissociation de la citoyenneté et de la nationalité, sujet sérieux et pas nouveau s'il en est, mériterait des propos, romanesques s'entend, plus étoffés. En plus, le style bigarré, moitié chenil, moitié collage, ne retient guère l'attention. En Suisse, on fait des livres avec les documents officiels : Max Frisch avait publié son *Livret de service*, Joëlle Kunz nous offre son passeport, à quand la grande œuvre que nous attendons tous sous la couverture jaune du fascicule de la Protection civile ?

Phantasmes de pureté

Son titre rebutera le lecteur le mieux intentionné, mais *Le Tyrannosaure* de François Conod parle du présent. Dans un pays, caillou ridicule sans matières premières, qui balance entre isolement et intégration européenne, une fausse nation qui *«est un défi aux lois ethniques, religieuses et politiques qui régissent la pla - nète»*, petite contrée où tout le monde se connaît et partage les mêmes secrets, où s'agite une armée d'opérette, le président, alcoolique et dépressif, ancien professeur d'histoire –pourquoi cette méchante allusion à G.-A. Chevallaz ?– est déposé puis emprisonné pour s'être opposé à la volonté populaire. Par humanisme, il a en effet refusé le rétablissement de la peine de mort pour un tueur d'enfants. Armé d'un seul couteau suisse et de quelques bouteilles, il parviendra à s'évader, tel un comte de Monte-Cristo un peu avachi.

Mal aimé dès l'enfance, refoulé sexuel, puritain fondamentaliste, il avait pris sa revanche sur le terrain politique : faire de son pays, à coup de règlements et de principes, un modèle de pureté absolue, une miniature du paradis terrestre. L'échec est total, et il nous est narré en partie par Son Excellence elle-même, esprit embrumé par l'alcool, qui voit des beletes conceptuelles comme *«la volonté de pouvoir est un ap - pel à l'amour»*. C'est en somme la Suisse elle-même, délirant entre les mythologies du passé et la réalité du jour, qui est incarnée dans un seul personnage. Mais ne le dites pas à l'auteur, car il prétend avoir écrit un livre sur Malte.

Un cadavre dans le placard

Qui a tué, d'un coup de piolet dans le cœur, le philosophe réputé Johann-Kaspar Wildorf une nuit d'août 1891, pendant les cérémonies du sixième centenaire de la Confédération ? Est-ce le conseiller fédéral Karl Appfli ? Est-ce l'austère pasteur Hans-Magnus Escher que révoltait la dérive de son cousin vers l'athéisme ? Est-ce Maria la petite prostituée grisonne à qui le grand penseur rendait visite quotidiennement ? Ou encore le professeur Fahrer, captateur de son héritage académique ? Ou bien un certain Nietzsche, collègue passablement allumé ? Doit-on soupçonner Jenny Strudel (ces noms !), la fille naturelle ? Le suspense est à son comble. Le chef de la police de Zurich mène l'enquête et finit par disparaître dans des circonstances mal définies. Comme tous ceux qui s'intéresseront à l'affaire.

Bien sûr, nul n'a jamais entendu parler de ce meurtre. Et pour cause, puisque l'omnipotent gouvernement de 1891 et son héritier un siècle plus tard font tout pour éteindre la rumeur qui sourd des Archives fédérales : la Suisse tue les chercheurs de vérité, qu'ils soient policiers ou intellectuels. Un meurtre collectif en quelque sorte. *L'Anniver - saire* de Marc Bressant (on suspecte un pseudonyme) narre sur un mode symbolique et plaisant la disparition de l'intelligentsia dans ce pays, après qu'elle eut rempli son rôle historique : faire émerger une nation de la macédoine helvétique.

Wildorf est l'intellectuel en rupture : sous les apparences d'un itinéraire académique conforme, se cache un pilier de bordel, bisexuel, père naturel et *tutti quanti*. Sur le plan des idées, après un enseignement kantien on ne peut plus traditionnel, il préparait une remise en cause radicale sous la forme d'un ouvrage au titre ridicule, pré-existentialiste, *Mémoires d'un alpenstock*. La quintessence de ce livre que tous ses ennemis veulent empêcher de paraître devait être : *«je gravis, donc je suis»*, digne conclusion de l'existence de cet excursionniste acharné, pionnier de l'alpinisme et membre fondateur du Club Alpin. Une fois de plus, le paysage se doit d'être la consolation qui reste aux Suisses quand on leur a tout ôté.

Peu de fautes de folklore –à part un douloureux *schwy - sertütsch* (p. 159)–, ce qui est rare dans les ouvrages confectionnés à Paris, et une très bonne idée de départ sont les qualités de ce livre qui a pourtant du mal à se terminer. Et puis, on regrettera ce goût prononcé pour la mystique des randonnées alpestres. Contrairement aux croyances des sportifs de tout poil, l'alpinomanie n'irrigue pas du tout le cerveau, mais sécrète de redoutables endomorphines…

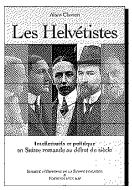
J.-E. M.

Joëlle Kunz
L'agrandissement
Bernard Campiche, avril 1993, 158 p., Frs 31.–

François Conod
Le ***Tyrannosaure***
Bernard Campiche, octobre 1993, Frs 31.–

Marc Bressant
L'Anniversaire
De Fallois, juillet 1993, 263 p., Frs 31.70

Romans policiers



Alain Clavien
Les helvétistes
Intellectuels et politique en Suisse romande au début du siècle
En Bas, 1993, 320 p., Frs 44.–

Ce 4 janvier 1912, à minuit passé, Gonzague était euphorique lorsqu'il ouvrit avec discrétion la porte de son bel appartement genevois. Il fit signe à Robert de rester silencieux. Lily n'aimait pas que son homme ramène des amis pour un dernier verre. Il faut dire qu'en fait de dernier verre, c'est plutôt de bouteille qu'il s'agissait le plus souvent ! Mais que diable ! La réunion avait été fructueuse, il fallait arroser ça. Les deux hommes s'installèrent dans le fumoir.

«Putain de merde, quelle soirée !» s'exclama Gonzague en servant le whisky. Robert ne répondit pas tout de suite; il n'aimait pas les accès de vulgarité de son cousin. Non que la vulgarité le choquât –il était capitaine d'infanterie–, mais chez Gonzague, elle trahissait un enthousiasme excessif dont il se méfiait.

«Oui, bonne soirée. Mais trop de monde… Pour un coup pareil, j'aurais préféré travailler en petit comité, trois, quatre au maximum…»

«Te fais pas de bile ! Ces gens sont naïfs, ils n'y ont rien compris. Et puis ça nous donne une couverture idéale. L'idée de François est géniale: une société patriotique ! Qui pourrait soupçonner…»

Gonzague s'interrompit. Lily venait d'entrer, en robe de chambre, l'œil mauvais. [à suivre] *(E. N.)*

Bientôt à la TV

Sauve qui peut (le cinéma)

Grâce à Steven Spielberg, SS pour les intimes, nous retrouvons les films d'aventure et les feuilletons de notre enfance. Plus l'intrigue est tarabiscotée, mieux il sait la simplifier. Pour notre plus grand bonheur, il n'est pas cinéaste à se poser trop de questions. Il prend tout et il recommence. Ça repose des grandes interrogations de ce siècle dont certains réalisateurs se sentent encore obligés de rendre compte. Ça lave le cerveau. On en ressort comme purifié : le monde n'est donc pas aussi méchant et compliqué qu'il en a l'air. Comme c'est un as du rebondissement, il a divisé son dernier film, *la liste de Schindler*, en sept épisodes (comme les sept merveilles, comme les sept Oscars que son chef-d'œuvre lui a valus). Un seul regret, qu'il ne nous les ait pas servis au compte-gouttes, mois après mois par exemple, pour faire notre bonheur plus longtemps et, peut-être, nous rendre définitivement meilleurs. Comme il se fait une haute idée de nos capacités de spectateur, il nous a fait confiance et nous les a montrés d'un bloc. Hélas, les intertitres ne sont donc pas de lui et je m'en excuse d'avance.

1) *L'insaisissable Schindler*
Tel Zorro, le héros se cache d'abord sous les traits d'un pleutre pour mieux profiter, le malin, de sa double identité. Tout aussi malin, SS nous montre d'abord les mauvais côtés du personnage. Les moins familiers de son univers s'y seront peut-être trompés, les autres auront compris que c'est une astuce. Schindler n'est brutal, aveugle, intéressé, égoïste et flambeur que pour mieux se repentir dès le troisième épisode.

2) *Les aventures galantes de Schindler*
Schindler est grand, très grand. Il est fort aussi, et élégant, et riche. Il sait parler aux femmes. Il ne fait pas exprès, c'est un don naturel. Alors, bien sûr, elles craquent, même les ouvrières, même les Juives. Et, gentil comme il est, il ne sait pas leur dire non, il ouvre tout grand ses longs bras. A ses risques et périls.

3) *Schindler le rebelle*
Le règlement, c'est le règlement, même pour Schindler. Mais lui qui est si courageux feindra de l'ignorer. C'est ainsi qu'il sauvera un train entier de la soif en arrosant les wagons sous les rires des méchants. Trop, c'est trop, devant tant de misères, le brave ne réussit plus à cacher sa vraie nature : il est le chrétien miséricordieux qui sort des rangs pour donner à boire aux pauvres Juifs sur leur chemin de croix.

4) *Schindler se démasque*
On veut lui prendre ses Juifs mais il ne se laissera pas faire. Il sacrifiera une nuit de sommeil pour extraire de sa mémoire paresseuse les noms de ses mille cent employés qu'il feignait jusque-là d'ignorer. Mille cent, ça ne s'invente pas. Il y en a même qui font monter les enchères à mille deux cents.

5) *Schindler se repent*
Dorénavant, notre héros n'aura de cesse de réparer ses erreurs passées. Comme il ne fait jamais les choses à moitié, la reconversion est totale. En se convertissant à la bonté, il deviendra aussi fidèle, humain et tolérant. Les plus bouchés auront enfin compris que toutes ces qualités sommeillaient en lui depuis le début.

6) *L'intrépide Schindler*
Après s'être sacrifié corps et âme, Schindler trouve encore le courage de fuir. Et s'avère même capable de pleurer. Les parents auront désormais un exemple à citer à leur petit garçon : un homme, un vrai, peut, dans des circonstances pénibles, verser quelques larmes.

7) *Le fantôme de Schindler*
Schindler est au paradis depuis longtemps. Ses descendants peuplent la terre promise. Mais voilà-t-y pas qu'il rapplique à nouveau pour se pencher sur sa propre tombe. Quand on nous disait que les vrais héros, ça ne meurt jamais.

(V. V.)

Enfin dévoilée

La vérité sur les transports en commun

TOUTE institution a des fonctions premières et des fonctions latentes. En principe on admet que les fonctions premières sont celles que se fixe l'institution elle-même. Les TL, transports publics de la région lausannoise, ont ainsi pour fonction première de transporter les habitants d'un bout à l'autre de ladite région. Les fonctions latentes sont celles que discerne l'enquêteur et que l'institution ne reconnaît pas comme faisant partie de ses buts. Une patiente enquête nous a ainsi permis de déterminer que la fonction latente des TL est de rééquilibrer la pyramide des âges, en diminuant l'espérance de vie des vieillards qui persistent à les utiliser.

Nous ne sommes pas encore parvenus à déterminer si l'Office fédéral de la statistique, Section du recensement fédéral, est partie prenante de cette agression concertée contre les personnes âgées. On sait, en effet, que les programmes de traçage de graphiques de l'OFS ne parviennent plus à rendre compte du gonflement de la population âgée de plus de 65 ans. La disparition anticipée d'une bonne partie de cette dernière éviterait l'achat de nouveaux programmes, fort dispendieux, en des temps de récession.

Agressions physiques

Mais notre enquête prouve que si les conducteurs de trolleybus, de métro, d'autobus sont en toute logique aux avant-postes de cette lutte contre les vieux, celle-ci est menée par l'ensemble de l'organisation des Transports lausannois.

Les TL, dans leur complot pour éliminer les vieillards, ne reculent pas devant l'agression physique pure et simple. Les exemples sont nombreux et pourraient être documentés par des dizaines de témoignages concordants. Ainsi, le toujours efficace démarrage sous le nez du vieillard, qui vient, clopin-clopant, de courir cinquante mètres pour ne pas rater le précieux 9, qui le conduira chez sa belle-fille à Prilly (Eglise). En provoquant un effort physique, suivi d'un stress intense lié à la frustration et à la rage, on peut espérer obtenir à moyen terme un bon nombre d'infarctus du myocarde. Par temps de gel, la glissade est toujours possible, avec sa classique fracture du col du fémur (dans la suite de ce texte, suivant l'usage de la Faculté, et par goût pour la métonymie, nous dirons «un col»), mais surtout l'échauffement de la course provoquera une abondante transpiration que l'attente dans une bise établie peut, avec un peu de chance, transformer en pneumonie double.

Si le vieillard parvient à monter dans le bus, un démarrage brutal, avant qu'il ne soit assis, peut aussi déboucher sur un col ou, dans le meilleur des cas, provoquer un stress assez élevé pour déclencher un angor fatal. En ne s'arrêtant jamais tout à fait au bord du trottoir, mais à une distance variant (au cours de notre enquête), entre 80 centimètres et 1 mètre 50, on peut faire tomber les vieux qui descendent (col ou fracture du crâne) et on fatigue de toute manière ceux qui montent. Chaque fois que cela est possible, on s'arrêtera devant un arbre. Les contorsions nécessaires pour accéder à la porte sont aussi facteur de stress et, dans le meilleur des cas, une merde de chien provoquera une glissade (col, souillures humiliantes, stress). Chaque conducteur apporte évidemment à ce catalogue des variations *sui generis*. Ainsi, le démarrage peut être doux, mais l'accélération brutale…

Une action aussi soigneusement planifiée que celle qu'ont entreprise les TL contre les vieillards ne saurait se limiter à de grossières agressions physiques. L'action psychologique a aussi cours, provoquant des tensions susceptibles de déterminer des dégâts physiques.

Tortures psychologiques

Ainsi, les conducteurs sont instruits pour surveiller les automates à billets. Lorsqu'il voient un vieux en train de fouiller fébrilement son porte-monnaie à la recherche de la pièce de vingt centimes manquante («mais où sont ces lunettes !»), ils attendent jusqu'au moment où l'appareil, ayant engouffré la dernière pièce rend enfin le précieux ticket pour démarrer (en douceur dans ce cas) et s'arrêter au feu rouge, quinze mètres plus loin. Rage et tachycardie sont garantis, troubles du rythme et angine de poitrine peuvent constituer des issues remarquables. Le complément évident de cette tactique est de refuser d'ouvrir les portes lorsqu'on est arrêté au feu rouge, afin de provoquer une attente dans le froid, dans de mauvaises conditions psychologiques.

Il serait injuste de charger les seuls conducteurs de bus. Ils ne sont que les exécutants d'une décision qui les dépasse et il est aisé de prouver que la direction des TL, elle-même, par l'intermédiaire de ses divers services, s'efforce de rééquilibrer la pyramide des âges de la région lausannoise. L'automate à billets inutilisable, le ticket illisible et le plan qui rend fou sont autant de preuves que nous documetons ci-après.

L'exemple lausannois nous semble assez démonstratif pour que chacun reconnaisse l'évidence aveuglante de la stratégie globale d'élimination des vieillards. Nous nous sommes évidemment demandé si le complot a des ramifications internationales. A notre grande surprise, étant connues les mauvaises manières que nous prêtons à nos voisins français, une enquête prolongée sur les lignes de la Régie autonome des transports parisiens (RATP) n'a permis de déceler qu'un nombre infime d'agressions physiques ou psychologiques caractérisées contre des vieillards. Au contraire, nous avons même entendu un chauffeur de la ligne 31 («Charles-de-Gaulle-Etoile/Gare du Nord») dire avec gentillesse, mais fermeté, à une sexagénaire qui avait couru vers son autobus : «Je vous attendais, Madame, il ne fallait pas courir»… L'équilibre nettement meilleur de la pyramide des âges française est sans aucun doute la raison de cette attitude.

Faute de crédits et de temps, nous n'avons pas pu développer nos investigations dans d'autres villes de Suisse romande. Qu'en est-il des Transports publics genevois ? Des Transports en commun de la Chaux-de-Fonds, des Transports du littoral à Neuchâtel ? Tout indice argumenté et dont l'authenticité peut être recoupée sera accueilli avec joie par les auteurs de cet article (correspondance à la Rédaction, qui fera suivre). Nous sommes en effet persuadés que seule une éclatante publicité mettra fin à ce terrible complot, indigne d'un pays civilisé.

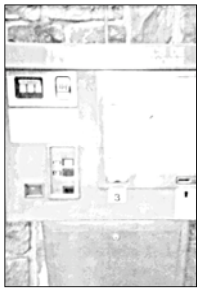
J.-C.B

(sur le terrain, collaboration de M. A.)

TL : les preuves du complot

Le plan qui rend fou est le produit d'efforts coordonnés des graphistes des TL, probablement avec l'appui de spécialistes américains de la guerre psychologique. Il se présente comme une liasse polychrome de spaghettis confus, noués à différents endroits par des traits noirs. (Notre reproduction ne rend pas justice à sa complexité, ni au travail des graphistes). Il a été scientifiquement conçu pour empêcher les utilisateurs des TL de savoir quelle ligne ils doivent emprunter pour se rendre d'un point à l'autre de l'agglomération, à quel arrêt ils doivent descendre, etc.. Les vieillards sont évidemment les premiers visés et les plus touchés par cette illisibilité concertée («mais où sont ces lunettes !»). Mais il y a plus fort, car nos experts médicaux (de la clinique du Dr Zabuse) sont parvenus à déterminer qu'une contemplation prolongée du plan des TL provoque, chez certains sujets sensibles : *«des contractions rétiniennes réflexe, conduisant à des crises de démence, ou, dans deux cas, à une attaque d'épilepsie»*. Le plan qui rend fou est évidemment beaucoup plus dangereux lorsqu'il se trouve sur un support transparent, ce qui est le cas *dans chaque véhicule des TL*. En effet, il est toujours collé sur une vitre et, sur le fond mouvant des rues qui défilent, sa lecture rend fou ceux qui ne veulent pas se perdre.

L'automate inutilisable se trouve à de nombreux arrêts. Pas aux points principaux du réseau, parce qu'il faut que la fonction latente des TL reste discrète. Notre photo montre ce dont il s'agit. Le prix de la course est de *deux francs*, mais l'automate inutilisable n'accepte, on le constate, que des pièces d'*un franc*. Dans une telle situation jusqu'à vingt-cinq-trente ans on fraude, quitte à s'expliquer en suite. Mais les vieux s'inquiètent, cherchent de la monnaie, laissent passer leur bus, prennent froid…



Le billet illisible est le résultat d'une validation effectuée dans les nouveaux automates à billets des TL. Ces machines prouvent la constance dans l'effort d'élimination des vieillards : les anciens automates sont inutilisables et le nouveaux valident les tickets de manière qu'il soit impossible de savoir jusqu'à quelle heure ils restent valables. Un ticket à deux francs a une validité théorique de soixante minutes. Personne ne regarde sa montre au moment où il introduit son petit truc dans la fente, les vieux («mais où sont ces lunettes !») encore moins. Ils perdent ainsi leurs repères dans le temps, se demandent s'ils peuvent vraiment remonter dans un bus après avoir fait leurs courses à l'Uniprix, rachètent un billet, n'ont pas la monnaie, voient le bus leur passer sous le nez, prennent froid, stress, pneumonie, crise cardiaque…

Vol. II, No. 4, first quadrimester 94

Toutes les nouveautés !

La Distinction informatique

Spécial politique

Des astuces inouïes !!!

Le gouvernement virtuel

Les maîtres infocratiques s'affichent de plus en plus en compagnie de leurs interfaces humains

Fig. 1.– La robote-interface des ordinateurs de la ville de Lausanne

Fig. 2.– Un ancien robot-interface du centre de calcul de l'Etat de Vaud

Fig. 3.– Le robot-interface défectueux qui a semé le trouble dans la santé publique

TOUT contribuable-consommateur-assuré-abonné au téléphone le sait depuis au moins un lustre : notre vie est régentée par les *gros systèmes*, qui ont progressivement pris le contrôle des sphères essentielles de la production des marchandises et de la reproduction de la force de travail. Les humains, commerçants, militaires ou fonctionnaires, qui croient utiliser ces machines, ne sont que de purs servants de l'intelligence mécanique, esclaves à la tête rasée ayant perdu toute autonomie de jugement, ilotes incultes ne parlant même pas le langage des maîtres de l'univers. Il n'est que de voir les effets dévastateurs d'une panne d'électricité ou les explications parfaitement vaseuses («l'ordinateur a divergé, vous comprenez…») qui sont hypocritement avancées par les travailleurs serviles lorsqu'on constate un quelconque dysfonctionnement.

Une fois de plus, les élites romandes révolutionnent l'art de gouverner (qui est de prévoir, rappelons-le). Foin de ces êtres maladroits, trahissant le Message et la Vérité du Marché et des Chiffres ! voici le robot-interface, qui va donner un visage avenant et intelligible à la Toute-Puissance-de-Calcul ! C'est ainsi que les ordinateurs de PAO de la presse officielle des Etats romands ont récemment reproduit les formes holographiques de divers robots-interfaces.

Conformément à la grammaire et aux vœux des féministes lexicales, la machine à administrer nommée Municipalité de Lausanne s'est dotée récemment d'une robote-interface (Fig. 1.–) de sexe féminin, souriante mais myope, qui répond volontiers aux questions des administrés. Notez la subtilité du subterfuge, puisque le robot *fait semblant* de consulter un écran d'ordinateur, alors que tous deux sont des avatars du même *gros système*.

L'incommensurable calculateur qui gère le canton de Vaud affichait il y a encore peu de temps deux robots-interfaces bien différents : le gros et le maigre. Le gros (Fig. 2.–), destiné avant tout aux âmes simples, enfants, parents et enseignants, montrait le visage rassurant d'un brave père de famille, sérieux bien que quelque peu dépassé par les circonstances. On note d'ailleurs que l'écran de l'ordinateur était nettement placé de travers, ce qui indique probablement quelque difficulté à contrôler la créature, dont les réactions se sont avérées largement imprévisibles.

Le maigre, c'est ce robot qu'on a beaucoup critiqué ces derniers temps. Le portrait photographique qu'en donna la bonne presse (Fig.– 3) explique en grande partie ce désaveu. Il est d'abord, contrairement aux deux autres, incapable de faire semblant de se servir tout seul d'un clavier : on a dû lui adjoindre une deuxième robote myope, chargée de lui montrer où il doit poser les doigts. A cette première bévue de communication, qui désécurise l'électeur-consommateur moyen jusque dans l'arrière-pays le plus reculé, s'ajoute un défaut de fabrication rédhibitoire pour une marionnette : on voit les fils ! Qu'est donc ce gros cordon torsadé qui apparaît dans le bas de la photo ? Il s'agit bien entendu du câble blindé par lequel transitent les influx actionnant les divers pistons et solénoïdes, qui font se mouvoir les traits du visage et s'exprimer le synthétiseur de parole (tout aussi déficient dans le cas présent).

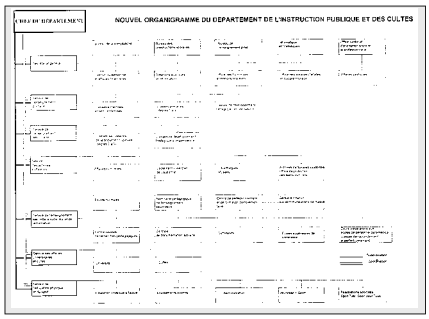
En résumé, un bel effort, volontariste et systématique, que cette offensive sur le front des robots-interfaces politiques, mais peut-être un peu prématuré, manquant de fini dans la fabrication et d'investissements dans le secteur recherche-développement, comme trop souvent en terre romande.

M. M.

Pousse-te voir !

Organigrammes assistés pour l'administration cantonale vaudoise

CE logiciel entièrement compilé en proto-Basic manuel permet à n'importe quel chef de service de créer, puis de modifier en permanence les différents organigrammes de ses bureaux, offices et personnels, tout cela sans que la réalité du travail quotidien et de l'efficacité des fonctionnaires soit transformée de la plus petite manière. Très souple, ce programme permet de dessiner des organigrammes en pyramides (si le chef du Département est libéral), en pyramide horizontale (pour un radical, cf illustration), voire même, si les socialistes persistent à gouverner, en pyramide reposant sur la pointe. Des ascenseurs verticaux facilitent les promotions fulgurantes des rongeurs de freins, le cliquer-poubelle comprime élégamment la masse salariale, et le déplacement contraint des cases horizontales allège considérablement la tâche de mise au placard des adjoints fidèles et vieux membres du parti, mais totalement dépassés par l'évolution impitoyable du monde moderne vers une technicité toujours accrue dans le domaine du know-how et de l'efficacité concurentielle.



Cette représentation exacte de toute structure hiérarchique s'inspire très largement du fameux algorithme de Peter («o↗», en français courant :*«Dans une hiérarchie, tout employé a tendance à s'élever à son niveau d'incompétence»*). On y trouve en outre une fonction de bouleversement, aléatoire ou planifiable, destinée à paniquer à intervalles réguliers les employés de tel ou tel secteur, afin de maintenir la productivité et les rapports d'autorité. Les organigrammes sortent parfaitement proportionnés, les branchements sont révisables à tout moment, et c'est en couleurs (blanc et vert, au choix) ! Une commande «Fitness» génère automatiquement le blocage du personnel. Avis aux administrations pirates : le logiciel est protégé par de multiples gros mots de passe.

Expérimenté actuellement au Conseil d'Etat et dans les banques régionales, *Pousse-te voir* devrait permettre une considérable amélioration de la gestion des ressources humaines dans l'administration cantonale.

M. M.

Pousse-te voir

Organigramme assisté par ordinateur, Administration cantonale vaudoise, 1994, 14 disquettes, Frs 23 000.– dans la configuration de base.

Eh ! Ça presse… (4)

De plus en plus de personnes ont un avis. C'est une preuve de maturité.

***Vinum*, Revue internationale du Vin, printemps 1994**

Cette revue avinée, qui arrive parfois à se hisser à la hauteur des publi-reportages que Michel Vidoudez commet dans *24 Heures*, nous offre un article particulièrement intéressant, signé Rolf Kriesi, sur les femmes valaisannes et la vigne. Sous le titre accrocheur : *«Que serait le Valais sans les femmes ?»*, il commence par énoncer le problème fondamental : *«Les Valaisans se sont-ils seulement jamais posé la question ? Oui, qu'adviendrait-il si leurs femmes ne s'occupaient plus des vignes ?»* Et si les mâles valaisans ne buvaient plus le vin cultivé par leurs femmes, que deviendrait le Valais ? Je vous le demande… Heureusement, «*les vigneronnes valaisannes ne sont pas si calculatrices. Elles travaillent beaucoup et comptent peu.*» C'est beau, c'est folklorique, c'est alpicole (Alpes, picole !)

***Vers un développement solidaire*, février 1994, n°121**

Un numéro consacré à la bio-diversité, agrémenté de citations de ce brave Edgar Morin, qui ne recule décidément devant aucun poncif. *«La Terre est une petite poubelle cosmique devenue de façon improbable non seulement un astre très complexe, mais aussi un jardin, notre jardin.»* Les autres planètes, elles, ne sont visiblement pas si complexes… *«La vie qu'elle a produite, dont elle jouit, dont nous jouissons* [dont vous jouissez, dont ils ou elles jouissent… quoique, en certains endroits…] *ne surgit d'aucune nécessité* a priori.» Ben voyons… *«Elle est peut-être unique dans le cosmos, elle est seule dans le système solaire, elle est fragile, rare, et précieuse parce que rare et fragile».* C'est tout comme Morin. Il est futé parce que futé et plat parce que plat. Je me demande parfois quand même si la bio-diversité est si souhaitable que cela…

***Confrontations*, n°24, mars 1994**

Le puissant organe anarchiste du quartier de Chauderon nous enjoint à l'écoute, sous la plume toujours radicale de Germinal (ce doit être un pseudonyme, mais je ne suis pas sûr…). *«Vote si tu veux, mais écoute !»* Il y a une tendance au tutoiement, qui je pense vient du fait que l'auteur pense que le lecteur a dû garder les cochons de sociotraîtres avec lui… *«Les rapports de forces entre dominants et dominés ne se décident pas sur le terrain électoral.»* Non, moi j'essaierais plutôt le poker. *«On n'a jamais pu repousser les politiques et régression sociale* [sic] *et les attaques liberticides grâce à une bonne majorité parlementaire ou à un gouvernement "de gauche".»* Ils sont si naïfs, ceux qui le croient. Heureusement, ils sont de moins en moins… *«Traitons de la gauche-gauche, celle qui résiste au système.* [...] *Nous, libertaires, travaillons à subvertir le terrain de la politique délégative.»*

1994 après Jésus-Christ. Toute la planète est dominée par le système. Toute ? Non ! Une organisation du terroir, peuplée d'irréductibles libertaires résiste encore et toujours à l'envahisseur. Ouf ! **Kss…**

(A suivre)

Le fax du lendemain

LE NOUVEAU QUOTIDIEN

Le 19 octobre dernier, six jours avant l'annonce du krach, le banquier P., de la BVCréd, connaissance personnelle de longue date, me laisse acheter un petit paquet d'actions BVC. Malhonnêteté ou incompétence?

Lettre de M. D. Frey, 21.1.94

FAX — FAX — FAX — FAX — FAX — FAX — FAX
Il oublie la vengeance, qui est un plat qui se mange frais. Ne se souvient-il pas de m'avoir humilié en me traitant de banquier au petit pied ? P.

Le fax du lendemain

LE NOUVEAU QUOTIDIEN

«Le Nouveau Quotidien» a 175 000 lecteurs

La BRMF a également étudié les taux de pénétration auprès des 60 000 hommes et 8000 femmes de Romandie dont le revenu est supérieur à 90 000 francs. En tête, «Le Nouveau Quotidien», qui touche 26 000 de ces dirigeants, soit un taux de pénétration de 38,6%.

G. B. avec ATS

FAX — FAX — FAX — FAX — FAX — FAX — FAX
Merci de m'avoir appris la différence entre pénétration et clairvoyance. Un des 149000 lecteurs dirigés.

Déchiffre & décompte

roman de Christian Michel

Chapitre sixième

Résumé des épisodes précédents :

Corinne Dupertuis, psychologue, et son mari, Etienne, philologue, se livrent ou sont livrés à des réflexions imagées et profondes sur la chute. Ils passent leurs vacances d'hiver dans un village valaisan en compagnie d'une amie, Sandra, et font la connaissance d'un comptable à la retraite. Tous quatre font une partie de cartes, et le comptable se pose des questions sur ses nouveaux compagnons. D'autres amis, Pierre et Céline Werner, et Roland, le mari de Sandra, les rejoignent. Lors d'une soirée qui réunit tous les personnages, Etienne raconte un rêve qui intrigue le comptable narrateur. Celui-ci se rend compte que tous ces gens cachent des secrets. D'abord Etienne, qui fait des recherches étranges sur deux langues presque inconnues, l'étrusque et le minoen.

On en apprend aussi beaucoup sur la vie de Pierre, psychiatre, et fort peu sur celle de Sandra, qui enseigne l'italien. Arrive ensuite Philippe Wolf, spécialiste en logique et en linguistique informatique. A la fin des vacances d'hiver, tous ces gens regagnent la ville.

Philippe croit avoir inventé un processus informatique révolutionnaire, qu'il a nommé «rétrovirus», et il convainc Etienne de collaborer avec lui pour déchiffrer l'étrusque et le minoen, avec l'aide de Bruno S., un technicien au passé louche, et de François Blanc, assistant en philologie classique.

Un soir, l'ordinateur de Philippe se met à lui envoyer des messages dans une langue énigmatique. Philippe doit demander l'aide de Bruno, qui en profite pour voler le système des rétrovirus en vue de le détourner à des fins comptables. Etienne n'arrive pas à déterminer si la langue mystérieuse est bien du minoen.

Plusieurs ordinateurs de l'Université sont atteints d'une maladie étrange, et il y a des erreurs inexplicables dans la comptabilité. Le recteur soupçonne Bruno et désigne deux commissions d'enquête. Le narrateur fait partie de l'une d'elles, l'ingénieur Schlössli constitue l'autre.

Etienne présente une communication sur ses recherches à un colloque d'étruscologie, qui est mal reçue. Il passe ensuite des vacances avec Corinne, d'abord en Italie, puis dans un village grec où son frère jumeau Luc élève des moutons avec sa femme Angeliki. Après quelques semaines, Etienne et Corinne rentrent en Suisse.

POUR ma part, j'avais passé un été plus studieux que les Dupertuis. La commission d'enquête dont je faisais partie s'était déjà réunie plusieurs fois. Pour déjouer les pièges de l'informatique, nous avions révisé toute la comptabilité de l'Université avec des méthodes traditionnelles. Les concierges avaient sorti des caves les bonnes vieilles machines à calculer mécaniques, et nous avions épluché une à une toutes les factures, vérifié les justificatifs et procédé à tous les contrôles possibles et imaginables sur les entrées et les sorties d'argent, en comparant la moindre inscription avec les comptes débiteurs et créditeurs auprès de la banque étatique qui gérait la manne universitaire. Nous n'avions découvert aucune anomalie, ni du côté des dépenses ni de celui des recettes, et pourtant le bilan faisait apparaître un excédent. C'était comme si la valeur du franc n'était pas la même selon qu'elle était inscrite en rouge ou en noir. Outre des experts comptables, la commission comprenait quelques économistes qui se posaient des questions fondamentales: comment l'argent pouvait-il se déprécier dans les chiffres rouges et s'apprécier dans les chiffres noirs? Certes, il y avait des paiements en monnaie étrangère et il fallait tenir compte des fluctuations des cours du change, et il y avait aussi l'inflation. Mais ces deux facteurs n'expliquaient pas l'accroissement considérable de la masse monétaire dans un microsystème économique. C'était comme si la comptabilité universitaire fonctionnait à la manière d'une banque centrale, avec le pouvoir de fixer le prix de l'argent. Le plus avisé des économistes finit par apporter un jeu de Monopoly pour simuler avec de vrais faux billets de banque les transferts de fonds, en grandeur réelle si l'on peut dire.

Le plus mystérieux dans cette affaire était que le gonflement des crédits ne semblait profiter à personne. Aucun virement suspect sur des comptes personnels ou numérotés n'avait été décelé. La richesse de l'Université s'accroissait de façon incompréhensible, mais les carcans budgétaires empêchaient quiconque d'en bénéficier.

L'enquête sur les ordinateurs n'était pas moins énigmatique. L'ingénieur Schlössli avait l'expérience des piratages, des pillages et des virus en tout genre, mais il n'avait jamais rencontré d'ordinateurs qui se mettent à s'exprimer de temps à autre dans des langues inconnues pour lesquelles ils n'avaient pas été programmés. Il avait bien sûr songé à interroger le professeur de linguistique informatique, mais comme celui-ci figurait parmi la liste des suspects, il jugea plus prudent de ne rien lui demander, du moins dans un premier temps. Schlössli eut une meilleure idée: il allait demander l'avis d'un spécialiste des langues qui ne connaisse rien à la programmation et dont tout laisse penser qu'il ne s'intéressait pas à l'informatique. Le professeur Etienne Dupertuis était réputé pour sa connaissance des langues, que ne partageaient pas tous les linguistes des écoles récentes, partisans de Chomsky ou des grammaires catégorielles. Le philologue pourrait au moins lui dire si l'on avait affaire à une ou plusieurs langues naturelles, connues ou inconnues.

Mais Schlössli ne connaissait pas personnellement Etienne Dupertuis, et il préférait ne pas entrer en contact avec lui par le biais officiel du mandat que lui avait confié le recteur. Il alla trouver la secrétaire de la Faculté des lettres et sciences humaines, pour lui demander, sous un prétexte quelconque, comment il pourrait le rencontrer. La secrétaire, malgré sa jeunesse radieuse, était en fonction depuis longtemps, et elle en savait beaucoup sur la vie de l'Université, y compris sur l'existence des commissions d'enquête confidentielles et sur le rôle qu'y jouait Schlössli. Mais son sens professionnel de la discrétion lui dictait de ne rien révéler des activités du professeur Dupertuis et de sa collaboration avec son collègue Wolf. Elle se borna donc à indiquer à l'ingénieur enquêteur où et quand il pouvait joindre le philologue. Rendez-vous fut pris grâce à l'entregent de la jolie et diligente secrétaire – qui avait eu vent de toute l'affaire à la suite d'une aventure passagère avec Philippe Wolf.

L'ingénieur apporta au philologue une masse de textes incompréhensibles. Etienne remarqua immédiatement la ressemblance entre ces documents et la feuille que lui avait transmise Philippe. Après un bref examen de la structure syllabique, des co-occurrences et de l'inventaire des consonnes, voyelles et semi-voyelles, il affirma péremptoirement qu'il devait s'agir d'une langue naturelle, avec peut-être des variations dialectales. Tout indiquait que cette langue n'était ni indo-européenne ni sémitique, mais il ne pouvait se prononcer plus avant sans une étude approfondie de ces textes. Il hésitait à demander à Schlössli comment il avait pu produire ces textes, mais il estima plus judicieux de remettre cette question à une entrevue ultérieure, quand il aurait eu le temps d'examiner le problème en toute sérénité.

EN attendant, il avait un autre problème: devait-il en parler à Philippe, ou valait-il mieux qu'il tire son épingle du jeu en faisant le naïf jusqu'au bout – ou, en d'autres termes, en se contentant de répondre aux interrogations innocentes de Schlössli? Comme ce problème relevait plus de la psychologie que de la philologie, il en fit part à sa femme, qui pourrait sûrement lui expliquer les motivations plus ou moins avouées de Philippe et lui dessiner les limites incertaines entre discrétion, dissimulation et déloyauté.

A son tour, Corinne fut bien embarrassée, car c'était elle qui avait parlé à Philippe des recherches jusque là fort discrètes de son mari, et c'était en partie sur ses conseils que ce dernier avait accepté de collaborer à un projet qui le dépassait. Elle se demandait aussi si Philippe était le principal responsable de la catastrophe, ou s'il ne fallait pas plutôt en faire porter le fardeau à son acolyte Bruno, un personnage douteux dont elle ne savait pas grand-chose. Corinne finit par penser que le problème débordait le cadre de la psychologie et qu'il relevait aussi de la morale. Le pasteur que Pierre avait présenté à Etienne avait œuvré en milieu psychiatrique, et Corinne se dit qu'il était bien placé pour l'aider à résoudre ses problèmes de conscience, sous le double aspect de l'éthique et de la psychologie transactionnelle. Elle lui fit quelques confidences, rassurée qu'elle était par la certitude que le secret professionnel serait respecté de part et d'autre.

Le pasteur ne souhaitait pas imposer sa morale à son prochain, et il se demandait si cette histoire de fous ne ressortissait pas tout simplement à la psychiatrie. Il sollicita l'opinion de Pierre – toujours sous le sceau du secret professionnel. Le médecin était d'avis que seuls les ordinateurs avaient un comportement pathologique dans cette affaire. Les acteurs humains de ce drame avaient des motivations tout à fait rationnelles: Etienne voulait résoudre une énigme linguistique, Philippe cherchait à tester ses idées géniales, et Bruno était attiré par l'appât du gain. Le seul problème était que la curiosité scientifique, le triomphalisme technologique et l'esprit de lucre ne faisaient pas bon ménage. Mais l'honnêteté, l'orgueil ou la cupidité ne sont pas à proprement parler des maladies mentales. La seule chose que Pierre avait de la peine à comprendre, c'est qu'Etienne ne dise pas tout. Les cachotteries de Philippe et le passé trouble de Bruno expliquaient certains silences, mais le philologue n'avait rien à se reprocher, sinon quelques imprudences. De toute façon, la culpabilité est un sentiment infantile qui n'a rien à voir avec la responsabilité, et Etienne n'était pas responsable du dérèglement des ordinateurs et de la comptabilité. En ne disant pas ce qu'il savait, il risquait d'être accusé de connivence voire de complicité avec les auteurs du délit. Mais, d'un autre côté, on pouvait penser que c'était d'abord à Philippe de parler, et que la discrétion du philologue était tout à son honneur. Dire ou ne pas dire? Ce dilemme cornélien ne ressortissait ni à la psychologie clinique ni à la parole évangélique, et Pierre finit par penser que son ami ferait mieux d'aller consulter l'oracle de Delphes ou de s'adresser au Sphinx – voire de jouer au Sphinx dans l'espoir que personne ne comprenne le rapport entre ses recherches énigmatiques et les agissements inhumains des ordinateurs et de leurs suppôts.

Etienne n'avait donc pas avancé d'un pouce vers la solution de son conflit intérieur, mais plusieurs personnes extérieures à l'Université étaient maintenant au courant d'une affaire qui aurait dû rester couverte sous la lourde chape de la confidentialité. Les scrupules d'Etienne n'avaient fait qu'aggraver la situation. Au point où il en était, il se dit qu'il pourrait aussi en parler à Roland et à Sandra.

APRÈS quelques réflexions sur la justice immanente, Roland conseilla à son ami de persévérer dans la voie de la discrétion et de s'attacher à l'essentiel, à savoir le sens des textes incompréhensibles. De toute façon, des rumeurs allaient se répandre sans que personne ne sache trop bien d'où elles proviendraient, et le philologue pourrait y réagir par une souveraine indifférence. En revanche, il était le seul à pouvoir émettre un avis autorisé sur la langue inconnue. En élucidant ce mystère, il contribuerait peut-être à faire la lumière sur d'autres aspects de l'affaire et à établir la responsabilité de chacun des protagonistes. Roland était persuadé qu'Etienne s'était laissé piéger par Philippe, qui lui-même avait été trahi par Bruno.

C'était aussi mon impression: un chercheur prométhéen qui laisse un collègue présomptueux ouvrir la boîte de Pandore et se fait voler son secret par un Hermès de contrefaçon. J'étais soulagé de n'être qu'un instrument de la justice et non Zeus en personne, car ce dernier, tout père des hommes et des dieux qu'il fût, restait soumis au Destin. Mieux valait finalement que je me cantonne dans la chasse aux petites magouilles comptables, sans chercher à m'immiscer dans le sort d'autrui.

Etienne lui aussi s'imaginait qu'il pourrait se retrancher dans son rôle de philologue et se contenter d'étudier la langue inconnue que semblaient connaître les ordinateurs. L'ennui, c'est qu'il n'avait que des matériaux bruts en caractères latins. Il ne savait pas comment ils avaient été produits, ni s'ils représentaient la transcription de documents minoens. Le nombre considérable de pages qu'il avait sous les yeux dépassait de loin le nombre des tablettes qui avaient été enregistrées, et le philologue en vint à se demander si les ordinateurs n'avaient pas appris cette langue à partir des données qu'on leur avait fournies. On aurait alors affaire à une situation inédite: une langue morte redeviendrait vivante, sans qu'aucun être humain puisse la comprendre, et encore moins reconstituer le processus d'apprentissage. Le problème n'était pas simplement celui de la boîte noire souvent évoqué par les psychologues, les linguistes et autres cognitivistes, puisque les données de départ étaient elles-mêmes inaccessibles à l'entendement et donc aussi obscures que la boîte qui symbolise le phénomène d'acquisition à expliquer.

CETTE résurrection linguistique plongea Etienne dans un abîme de réflexions sur la vie des mots, la notion de langue morte ou vivante, et plus généralement sur les systèmes de vie et de mort. Bien sûr, ce n'est que par métaphore qu'on parle de la vie et de la mort des langues, de langues mères et de langues filles. En réalité, les langues ne sont pas des êtres vivants nés un jour d'un père et d'une mère et rendant leur dernier souffle à un moment déterminé, mais on admet habituellement qu'une langue qui n'a plus de locuteur vivant est elle-même morte – quoiqu'on puisse se demander s'il ne faut pas au moins deux interlocuteurs pour qu'on puisse encore y voir un système de communication. Quant à la naissance d'une langue, c'est une question théologique – ou alors une décision arbitraire des linguistes, qui ont décrété par exemple que les Serments de Strasbourg marquaient la naissance du français et de l'allemand.

Au-delà de ces préoccupations métaphysiques, Etienne en avait une plus concrète: la langue inconnue des ordinateurs ne ressemblait pas du tout à de l'étrusque. Si vraiment on était en présence de textes minoens (antiques ou contemporains), l'hypothèse d'une parenté entre l'étrusque et le linéaire A s'effondrait. En fait, ce minoen informatique avait des similitudes avec le sumérien, mais il pouvait fort bien s'agir de simples affinités typologiques. Comme les textes n'étaient pas interprétables, il était prématuré de chercher à appliquer la méthode comparative, qui présuppose des correspondances systématiques et non fortuites de forme, mais aussi de sens.

Etienne se mordait les doigts d'avoir présenté publiquement une hypothèse dont il faudrait maintenant interdire l'accès aux curieux, tout comme celui de la tour de Pise, qu'on a renoncé à redresser car une telle opération serait contraire à ses inclinations naturelles.

Mais l'information avait déjà circulé, et l'un des participants au colloque d'étruscologie avait fait part à Philippe du contenu de la communication d'Etienne et de l'accueil qu'elle avait reçu. Philippe y vit une bonne occasion de dire au philologue tout ce qu'il savait, ou presque — officiellement, personne ne savait rien du passé judiciaire de Bruno, et ses agissements récents dans le cadre de l'Université seraient suffisants pour qu'on puisse lui faire porter le chapeau. Malheureusement, Philippe ne comprenait pas comment le technicien avait pu découvrir le secret des rétrovirus, puisque le professeur ne lui avait confié que des travaux fastidieux qui ne faisaient pas appel à la partie cachée du programme. Certes, il y avait eu l'incident qui l'avait contraint à demander l'aide de Bruno et à le laisser seul dans son bureau pendant quelques minutes, mais il aurait fallu beaucoup plus de temps pour démêler l'écheveau inextricable qu'avait noué Philippe, surtout sur un ordinateur personnel. Comme il était matériellement impossible que le technicien ait pu se connecter sur l'ordinateur du professeur, il ne restait qu'une hypothèse: par hasard, Bruno avait accédé au cœur du mystère et se l'était approprié. Quant aux données minoennes, elles n'étaient pas secrètes, et la tâche de Bruno consistait précisément à en faire une étude statistique qui requérait des moyens de calcul puissants mais qui n'était qu'une banale étape préliminaire au décryptage proprement dit, sans rapport direct avec les rétrovirus.

ETIENNE était de plus en plus perplexe: Philippe venait de lui dévoiler le secret des rétrovirus mais ne savait pas comment avait été produit l'unique document minoen en caractères latins qu'il avait pu lui transmettre. Quant à Schlössli, il avait engendré un nombre considérable de textes, mais il n'avait pas évoqué les rétrovirus. En ignorait-il le mécanisme, ou s'était-il simplement dit qu'Etienne ne connaissait rien à la programmation et que ces détails techniques ne l'intéressaient pas? Et que savait-il de la collaboration du philologue avec Philippe?

Etienne décida de suivre les sages conseils de Roland. De quelque façon qu'aient été produits les documents "minoens", il y avait matière à une étude linguistique, et l'idée d'une comparaison avec le sumérien était peut-être finalement la bonne. D'ailleurs, on avait découvert récemment des tablettes sumériennes en Roumanie, dans des sites contemporains des inscriptions en linéaire A, ce qui donnait à penser que la langue sumérienne avait pu être diffusée jusqu'en Europe, peut-être par l'intermédiaire de la Crète.

Cette fois-ci, il allait vérifier son hypothèse par ses propres moyens, et tenir Philippe et Bruno à l'écart de ses recherches ultérieures. Il restait à demander à Schlössli comment il avait obtenu les textes, quitte à lui révéler qu'il avait confié des données minoennes à Philippe pour en faire une analyse statistique, sans préciser dans quel but.

(à suivre)